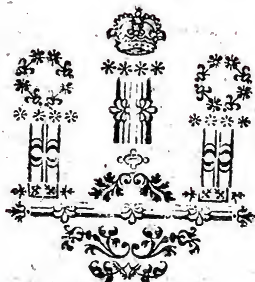
LA FORCE DE L'EDUCATION.

NOUVELLE EDITION.



A LAUSANNE,

Chez MARC CHAPUIS.

MDCCLXII.

AVIS

DE L'ÉDITEUR.

ON verra par les Lettres qui sont à la tête de ce petit Ouvrages, les motifs qui l'ont fait entreprendre ; on connoîtra en mêmetems qu'il a été exécuté avec trop de rapidité, pour qu'il ne s'y soit pas glissé bien des négligences peu pardonnables à l'Auteur, s'il eut pu prévoir que ce badinage de societé dût paroître au grand jour ; mais celui à qui il a été adressé, y a trouvé assez d'intérêt pour croire, d'un côté, que le Public lui sauroit gré de lui en avoir fait part, & de l'autre

que ſon ami n'auroit pas beaucoup à ſe plaindre de cette petite infidélité, ſi ſon Hiſtoire eſt bien reçue & accueillie du Public; ſi le contraire arrive, il gardera l'*incognito*, & nous, qui ſommes ſes amis, nous lui garderons fidélement le ſecret.

LETTRE

A Mr. LE MARQUIS D***.

VOus m'apprenez, Monsieur, qu'on joua hier, pour la premiere fois, une Piéce du célébre Mr. Néricault des Touches, qui a pour titre : La force du Naturel. *Le peu que vous me dites de cette Piéce, me porte à penser qu'elle a eu son fondement dans une Histoire véritable, & qui m'est connue dans toutes ses circonstances ; mais l'Auteur en a totalement changé les caractéres, sans doute pour ne pas s'éloigner du principe qu'il avoit si bien traduit dans sa* Comédie *du Glorieux.*

Chassez le naturel, il revient au galop. *

Je reconnois trop les succès réitérés & mérités de cet illustre Académicien, pour

* *Naturam expellas, furca tamen usque recurret.*

douter de celui de ſa Piéce nouvelle; mais je ne puis m'empêcher de vous dire ici mon ſentiment ſur la tournure qu'il lui a donnée.

J'ai toujours enviſagé la Comédie, ou comme le fléau des ridicules, ou comme devant être utile à la correction des mœurs: or, je ne trouve, Monſieur, dans l'expoſé que vous me faites, ni l'un ni l'autre de ces objets remplis. Peut-on paſſer pour ridicule, & peut-on concevoir quelque eſpérance de ſe corriger de ſes défauts ou de ſes vices, quand on donne au naturel, qui nous y raméne malgré nous, une force ſupérieure à celle de l'Education? Ne m'avouerez-vous pas, Monſieur, qu'on eût pu tirer un meilleur parti de cette ſuppoſition d'enfans, en préſentant au Public deux vérités, ſans doute, plus inſtructives; à ſavoir, que ce n'eſt pas toujours la naiſſance qui décide du bon ou mauvais Naturel; & que l'Education,

au contraire, a souvent la force de gâter ou de corriger ce que la nature nous a donné de panchans bons ou mauvais?

N'est ce pas flatter l'orgueil des Grands & des Puissans de la terre, que de leur inspirer, que rien ne peut corrompre cet heureux Naturel, qu'ils se vantent souvent à tort de posséder par le droit de leur naissance?

N'est-ce pas, d'un autre côté, anéantir l'émulation de ceux qui sont nés dans un état inférieur, que de leur insinuer, par des exemples applaudis, que la meilleure Education ne peut venir à bout de vaincre la rusticité, la barbarie du sang obscur qui coule dans leurs vaines?

Comme je n'ai point vu, & ne suis point à portée de voir la Piéce de Mr. Destouches, j'en parle, peut-être, en aveugle; mais en ce cas, c'est à vous, Monsieur, que je dois m'en prendre: pourquoi ne m'avez-vous pas mieux in-

formé du fonds, des détails, & du succès de cet Ouvrage à sa premiere représentation? Je suis tout prêt à réformer mon jugement, s'il est vrai qu'il tombe à faux: cependant comme je ne puis croire que vous vous soyez trompé sur le caractère de la fille supposée, & sur celui de la véritable Héritiére, j'insisterai toujours sur ce que je viens de vous dire, & sur le regret que j'ai, ou que ce fonds d'intrigue ne soit parvenu à Mr. Destouches que d'une façon imparfaite, ou que s'il en a eu comme moi, une entiére connoissance, il n'ait pas conservé aux deux Héroïnes de son Poëme, le caractére qu'elles ont eu historiquement, qui me paroitroit tout aussi théatral, &, peut-être, préférable du côté de l'utile. D'ailleurs, cette Histoire que j'ai sue d'original, & dont les circonstances m'ont paru très touchantes, auroit pu être susceptible d'intérêts bien sensibles; & puisque vous ne

me parlez point de celui dont vous avez été affecté à la représentation, il m'est permis de douter, que vous en ayez été aussi touché que j'imagine que vous le seriez au simple récit de cette singuliére Avanture. Je vous rends graces, Monsieur, de la bonté que vous avez de m'instruire des nouveautés litteraires. Continuez-moi, je vous prie, cette faveur; c'est, en vérité, une bonne œuvre que de me fournir dans ma retraite, dequoi me la rendre plus supportable. J'ai l'honneur d'être.

A.... le 12. Fevrier 1750.

REPONSE A CETTE LETTRE.

J'Ai fait part de votre lettre, Monsieur, à votre aimable Societé qui étoit aujourd'hui rassemblée chez moi; vous y avez été désiré & regretté. Je ne vous parlerai point de la justesse de vos réflexions; il faut que je revoie la Piéce, pour mettre le prix à l'Ouvrage & à la critique; mais ce n'est pas de quoi il est question. Des Dames de votre connoissance, qui étoient chez moi, ont vu votre Lettre, & votre Histoire véritable, qu'elles ne savent point, leur tourne la tête. Seriez vous assez galant homme pour la brocher à la hâte, & nous en faire part? Car elles ont une véritable impatience de la savoir, & sans la saison & le mauvais chemin, qui leur fait peur, nous aurions tous été vous demander à dîner, &

votre

votre Histoire. Je n'ose rien prendre sur mon compte; c'est en leur nom que je vous présente cette requête : je ne serai pourtant pas fâché d'en partager la reconnoissance, comme je fais les sentimens qu'on a pour vous.

A.... le 14. Fevrier 1750.

P. S. *Les Dames prétendent que votre Histoire doit être intitulée:* La force de l'Education.

SECONDE LETTRE

A MR. LE MARQUIS D***.

Vous le voulez, Monsieur, & je vais mettre la main à la plume : je dois faire plus, je dois vous rendre grace, & à ces Dames de l'occasion que vous m'en fournissez. Que peut-il y avoir de plus pré-

cieux

cieux à la compagnie, & sur-tout dans cette saison, que de se procurer un sujet d'amusement & des antidotes contre l'ennui? C'en est donc fait, j'entreprends de vous raconter l'Histoire qu'on me demande; elle aura le titre que les Dames lui ont donné, quand même elle devroit en avoir un autre; peu m'importe que celui-ci soit juste ou non, puisqu'il a le bonheur de plaire au beau Sexe qui me le dicte. Je vous déclare, au reste, qu'en adoptant ce titre, ce n'est point du tout contre la Piéce de Mr. Destouches que j'ai des prétentions; je ne la connois point, & je demande même en grace qu'on ne me la fasse connoître qu'après que j'aurai rempli la tâche qu'on me donne. J'ai la plus véritable estime pour lui, & pour ses Ouvrages; & à Dieu ne plaise que je voulusse lutter contre un tel Adversaire. Ce que j'aurois le plus à cœur, dans ce petit Ouvrage de commande, ce seroit

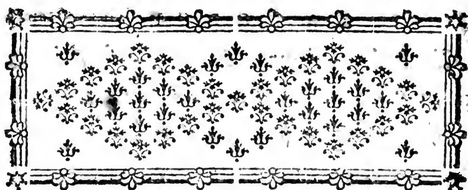
seroit de réformer l'idée chimérique d'une infinité de gens sensés, sur ce qu'on appelle force du sang, force du naturel, qui communément n'est autre chose que force de l'habitude. L'humanité a, sans doute, cru s'honorer par un préjugé si souvent démenti par l'expérience. Combien de fois l'amour & l'amitié, qui ne doivent guères moins leur force à l'habitude, ont-ils triomphé de cette prétendue force du sang & du naturel? J'en appelle au cœur de ceux qui ont éperdûment aimé leurs Maîtresses, ou leurs amis; & je pourrois en appeller encore à la sincérité de bien des peres, & de bien des enfans, chez qui la force du sang & du naturel, a trop souvent & trop indignement cédé à de plus vils intérêts.

Pour que ceci soit une espéce de Préface, il ne me reste, Monsieur, qu'à vous dire, qu'à la place des véritables noms de mes Acteurs, j'emprunterai les premiers

qui

qui ſe trouveront au bout de ma plume, attendu que quelques perſonnes, qui vivent encore, peuvent être intereſſées à ce qu'ils ſoient ignorés. Songez auſſi que je ne ſuis engagé qu'à brocher une Hiſtoire, non à l'écrire, & que ceci n'eſt & ne doit être qu'un amuſement de Societé, après quoi je finis en vous aſſurant que je ſuis.

A.... le 18. Fevrier 1750.



LA FORCE DE L'EDUCATION.

PREMIERE PARTIE.

Nemo adeò ferus est ut non mitescere possit,
Si modò culturæ patientem commodet aurem.
Hor. Ep. I. à Mécenas.

LE Comte de Saint-Eugéne, qui doit jouer un des principaux rôles dans cette Histoire, étoit un jeune Seigneur des plus riches & des mieux faits de son tems. Il joignoit aux avantages de la

taille & de la figure, des talens ſupérieurs pour la guerre, & même pour le cabinet. C'eſt ſous ces deux titres qu'il fut également chéri du Vicomte de Turenne & du Cardinal Mazarin. Ce dernier étant devenu premier Miniſtre pendant la minorité de Louis XIV, bien informé que les Eſpagnols travailloient à engager Olivier Cromwel à faire avec eux un Traité contre la France, & connoiſſant l'adreſſe & les talens du Comte de Saint-Eugéne, le fit paſſer ſecrétement en Angleterre, & ce fut plus particuliérement à ſes ſoins, &, peut-être, à ſes intrigues qu'il crut devoir le ſuccès du Traité qui fut conclu le 2. Novembre 1665. entre le Protecteur & la France. Pendant ſon ſéjour en Angleterre, le rôle qu'il devoit y jouer, l'avoit obligé de changer de nom, & de ſe ſuppoſer même né dans un Pays dont il poſſédoit parfaitement la langue. Ce déguiſement pro-

duiſit

duiſit dans la ſuite un événement aſſez bizarre. Le jeune Comte avec l'eſprit, la taille & la figure, telles que nous venons de le dire, n'ayant alors que vingt-ſept à vingt-huit ans, & étant naturellement très-galant, ne pouvoit manquer de faire pour le moins une paſſion. Il en fit une en effet, & fut bientôt amant aimé & favoriſé de la fille d'un des plus riches Négocians d'Angleterre. Cadet d'une des meilleures Maiſons, il étoit trop important pour les affaires qui lui étoient confiées, de garder le ſecret de ſon nom & de ſa Patrie, pour en faire confidence à ſa Maîtreſſe. Ainſi elle reſta dans l'erreur ſur l'auteur du fruit de ſes amours, qui ne vint au monde que quelques mois après le départ du Comte de Saint-Eugéne pour repaſſer en France. Nous verrons dans la ſuite ce que devint cet enfant, & de quelle façon il eut part à l'Hiſtoire que nous écrivons.

Le Comte de Saint-Eugéne de retour en France, parut à la Cour avec la plus grande diſtinction : il fut généralement loué du ſuccès de ſa négociation. Le Cardinal Mazarin voyant qu'il pouvoit l'employer à de grandes choſes, & que la guerre pouvoit le priver d'un homme ſur les talens duquel il comptoit, preſſa le Marquis ſon pere de lui faire quitter le ſervice, pour l'appliquer tout entier à la politique ; & Mr. de Lionne ayant manqué la Paix qu'il avoit été chargé de traiter en Eſpagne, le Cardinal ſe ſervit encore du Comte de Saint-Eugéne dans les conférences qu'il eut avec Louis de Haro. Enfin, la Paix ayant été conclue à la fin de 1659, le Cardinal penſa ſérieuſement à placer dignement le Comte de Saint-Eugéne, & à lui procurer un mariage avantageux. Pour y parvenir, il le déſigna Ambaſſadeur dans une grande Cour, & lui fit épouſer en 1660. Mademoi-

demoiſelle de Villemare, fille de grande condition, qui peu de mois après ſon mariage, devint très-riche par la mort d'un frere unique, qui n'avoit point laiſſé d'enfans. Cette jeune Dame lui donna une fille au commencement de l'année ſuivante. Cette fille fut donnée à nourrir à une femme, nommée Marie-Anne Joclet, qui étoit accouchée environ deux mois avant la Comteſſe, d'une fille qui avoit été nommée Angélique. Marianne avoit depuis perdu ſon mari, & habitoit un Village peu diſtant de Paris. Peu de jours après qu'elle eut reçu Mademoiſelle de Saint-Eugéne, qui avoit été nommée Adelaïde, il fut queſtion du départ du Comte pour ſon ambaſſade. Quelque attachement qu'eut la jeune Comteſſe pour ſa fille, elle voulut abſolument ſuivre ſon mari, & vu le grand âge du Marquis de Saint-Eugéne, ſon beau-pere, & ſes grandes infirmités, elle con-

fia le ſoin d'une fille ſi chere à la Marquiſe de Villemare, depuis peu veuve de ſon frere.

Le départ du Comte & de la Comteſſe ne précéda que d'environ un mois, la mort du Cardinal Mazarin, leur Protecteur; mais elle ne changea rien ni à ſa fortune, ni à ſon crédit. Perdons pour un moment de vue, le Comte de Saint-Eugéne, pour ſuivre la jeune Adelaïde en nourriſſe, & pour voir ce que le deſtin avoit ordonné de ſon état & de ſon éducation. La jeune veuve qui s'étoit chargée d'en prendre ſoin, étoit encore dans la premiere année de ſon veuvage, & les deuils étoient alors plus auſtéres qu'ils ne le ſont aujourd'hui. Elle fut donc plus de trois mois ſans aller viſiter la jeune Adelaïde, ſe contentant de faire tenir, avec profuſion, à ſa nourriſſe tout ce dont ſa jeune niéce pouvoit avoir beſoin. Ce ne fut qu'au bout de ce tems

qu'elle

qu'elle alla enfin voir la fille de sa belle-sœur : elle la trouva jolie, bien nourrie, & forte pour son âge : elle fut extrêmement contente de la bonne Joclet, qui lui parut très-attachée à la petite Adelaïde : elle l'exhorta à continuer ses soins, & l'assura qu'elle en seroit bien recompensée. La Marquise de Villemare continua de voir assez souvent sa niéce, & ce fut toujours avec une nouvelle satisfaction, qu'elle ne manquoit pas de le communiquer au Comte & à la Comtesse de Saint-Eugéne.

La jeune Adelaïde avoit atteint sa deuxieme année, avant qu'on eut été tenté de la retirer de chez sa nourrisse, chez qui la Marquise de Villemare trouvoit qu'elle profitoit de jour en jour, par les soins & les attentions de la bonne Joclet, & par le bon air du lieu où elle étoit nourrie. Ce fut à peu près dans ce tems-là que le Marquis de Saint-Eugé-

ne, pere de notre Ambaſſadeur, mourut ſubitement. Quoique ſes affaires fuſſent très-bonnes, & que le Comte fût ſon unique héritier, celui-ci obtint un congé de la Cour, pour venir recueillir la ſucceſſion de ſon pere, & mettre un arrangement convenable aux affaires de ſa maiſon. Ce fut dans ce voyage que le Comte vit, pour ainſi dire, ſa fille pour la premiére fois. Il la retira de chez ſa nourriſſe, & lui donna des Gouvernantes, & la Marquiſe de Villemare, ſa belle-ſœur, ſe chargea encore de la garder chez elle jusqu'au retour du Comte, qui fut obligé de retourner promptement à ſon poſte, pour y vaquer aux grandes affaires qui s'y traitoient alors, & qui ne ſe terminerent qu'en 1667. par le Traité de Paix entre la France, l'Angleterre, le Dannemarck & la Hollande, qui fut ſigné à Breda le 26 de Janvier de cette année. Le Comte eût bien ſouhaité d'ê-

tre alors rappellé à la Cour ; mais toute l'Europe étant en armes, il étoit trop utile aux intérêts de ſon Maître, pour en obtenir la permiſſion de repaſſer en France ; & ce ne fut qu'en 1674, lorſque le Roi fut abandonné de preſque tous ſes Alliés, qu'il eut l'ordre tant déſiré de ſortir d'une Cour, à laquelle un Allié plus fidéle déclara bientôt la guerre.

Avant de ramener le Comte de Saint-Eugéne en France, il eſt à propos de ſe reſſouvenir de ſon premier voyage en Angleterre, & de la galanterie qu'il y avoit eue avec la fille de ce riche Négociant. On doit auſſi ſe rappeller qu'il ne lui avoit pas été connu, ni par ſon nom, ni par celui de ſa Patrie : ainſi ſa malheureuſe Maîtreſſe le croyant véritablement Baron de Cromſtad, dont il avoit pris le nom, & originaire du Pays dont il parloit la langue, après avoir en vain écrit pluſieurs lettres au faux Baron de

Cromſ-

Cromſtad, dont elle n'avoit jamais eu de réponſe, avoit pris le parti d'envoyer le fils qu'elle avoit eu du Comte de Saint-Eugéne, dans une Cour où elle s'imaginoit qu'il dût retrouver le Baron de Cromſtad, ſon pere. Pour cet effet, elle lui avoit remis quelques bijoux & pierreries qu'elle tenoit du Comte de Saint-Eugéne, & l'avoit recommandé à un riche Correſpondant de quelques Négocians Anglois, nommé André Piter. Le jeune Cromſtad (car elle lui avoit donné ce nom) avoit quinze ans, lorſqu'il arriva à C.... & le hazard avoit fait que le Comte de Saint-Eugéne y avoit été envoyé en ambaſſade par préférence, comme en poſſédant bien la langue.

Cromſtad avoit été parfaitement bien élevé. Outre l'Anglois qui étoit ſa langue naturelle, il parloit & écrivoit également bien l'Allemand & le François, & avoit fait d'aſſez bonnes études. D'ailleurs,

leurs, il étoit né avec un esprit vif & pénétrant; il avoit, outre cela, une de ces phisionomies interessantes, qui portent avec elles la meilleure de toutes les recommandations. Sa taille n'étoit inférieure à aucun des autres avantages qu'il avoit reçus de la nature. Tel étoit Cromstad, lorsqu'il arriva chez André Piter, auquel il avoit été adressé. Celui-ci le reçut avec bonté, & déplora bientôt l'inutilité des soins de son nouvel hôte pour la recherche d'un pere, ou plutôt d'un fantôme qui n'avoit jamais existé dans cette Cour; mais il ne put refuser au jeune Cromstad des soins véritablement paternels, & se résolut de l'instruire des connoissances nécessaires aux différentes parties de son commerce. Il est vrai que Cromstad ne se présenta qu'avec une sorte de répugnance à une étude si peu convenable à son gout naturel, ou plutôt à une certaine noblesse de sentimens, qui

qui lui avoit été inſpirée de bonne heure par ſa mere.

Le Négociant, ſon protecteur, qui étoit en même-tems le Banquier le plus accrédité de la Ville, & celui de l'Ambaſſadeur de France, ayant un jour une ſomme conſidérable à lui faire tenir, envoya Cromſtad chez le Comte de Saint-Eugéne. Le jeune Commis parla François à l'Ambaſſadeur, mais avec tant de grace & une politeſſe ſi noble, que le Comte fit une attention particuliére à ſa perſonne, & ne put ſe refuſer de louer ſa figure & ſon eſprit. Il lui fit quelques queſtions, & ayant appris qu'il étoit Anglois d'origine, ou ſoit qu'en effet Cromſtad, dont il ignoroit encore le nom, eût quelques-uns des traits de ſa mere, le Comte ne put ſe défendre d'une émotion qu'il eut peine à cacher : elle redoubla encore, lorſqu'il lui demanda ſon nom, & qu'il eut entendu celui de Cromſtad. Cepen-

pendant il ſe remit ; & après l'avoir expédié avec un tremblement involontaire, il le renvoya chez le Banquier, & fit prier André Piter de venir lui-même le voir le lendemain.

Le Comte de Saint-Eugéne eut tout le tems de ſe remettre du trouble que lui avoit cauſé l'entrevue de Cromſtad ; & quoi qu'il ne crût pas ſe tromper, en croyant voir en lui ſon fils, il avoit tant de différens intérêts à ne le pas reconnoître, qu'il ſe poſſéda parfaitement, lorſqu'il reçut le lendemain la viſite du Banquier. Il lui parla donc de toute autre affaire, & ce ne fut que lorſqu'il fut près de le congédier, & comme par hazard, qu'il lui parla du jeune Cromſtad.

Quel eſt, dit-il, le jeune homme que vous m'avez envoyé hier ? il me ſemble ne l'avoir point encore vu : ſeroit-il un de vos fils ?

Non, Votre Excellence, dit Piter ; c'eſt

c'eſt un jeune Anglois qui n'eſt arrivé chez moi que depuis quelques ſemaines, & dont l'hiſtoire eſt aſſez particuliére. Comment, repartit le Comte, à ſon âge lui ſeroit-il déja arrivé quelqu'avanture deſagréable, qui l'eut forcé à ſortir de ſon Pays? Ce n'eſt point cela, Monſeigneur, répondit le Banquier: il eſt enfant d'une fille bien née, qui a été abuſée par un Avanturier, lequel s'étoit vanté à elle d'être un Cavalier de cette Cour, & qui l'a laiſſée groſſe de cet enfant. Pour elle, après avoir écrit long-tems en vain au prétendu Baron de Cromſtad, elle m'a fait adreſſer ce jeune homme, dans l'eſpérance qu'il retrouveroit ici ſon pere. Au reſte, c'eſt un fort joli garçon, & d'un charmant caractére, bien inſtruit, & qui pourroit faire quelque choſe, s'il prenoit un peu de gout pour le commerce; mais y il a un peu de vent dans ſa tête, & je crains qu'il n'aille un jour s'en-
ga-

gager dans les troupes, tant je lui vois d'ardeur pour le métier de la guerre. Il s'en fallut beaucoup que ce discours déplût au Comte. Mais, Mr. Piter, lui dit Son Excellence, si vous vous interessez beaucoup à ce jeune homme, il seroit, peut-être, aisé de faire quelque chose pour lui, & je pourrois, par mon crédit, lui procurer de servir en France avec quelque distinction, & avec l'espérance de s'avancer, si, en effet, il a d'aussi bonnes inclinations que vous me le dites: en attendant, je pourrois le recevoir au nombre de mes Pages. En vérité, Votre Excellence, reprit le Banquier, ce seroit une charité bien placée, & je répondrois bien qu'elle en seroit contente. C'est assez, interrompit le Comte, vous pouvez me l'envoyer dès aujourd'hui; mais comme il va se trouver avec mes Gentils-hommes, que ce soit sous le nom de Baron de Cromstad qu'il

me

me soit présenté, & qu'il se garde bien de parler à qui que ce soit de sa naissance. Ne craignez rien, Monseigneur, dit le Banquier, il a plus de peur que personne, d'être connu pour ce qu'il est; il a trop de cœur pour cela; je suis le seul à qui il se soit confié, & auquel il ait fait voir quelques bijoux & un diamant que sa mere lui a remis, en cas qu'ils pussent servir à le faire reconnoître de son pere, qu'il comptoit en vain de retrouver ici. Tant mieux, dit le Comte: allez, Monsieur, vous pouvez me l'amener ici cet après-diné; je vais prévenir ma femme & mon Ecuyer; je suis charmé d'avoir cette occasion de vous obliger.

Dès que Mr. Piter fut de retour à sa maison, il s'empressa d'apprendre cette nouvelle au jeune Cromstad: il lui donna toutes les instructions qu'il avoit reçues de l'Ambassadeur, & l'exhorta à se mettre de son mieux pour lui être présenté le

jour

jour même. Cromstad fut transporté de joie de quitter enfin le Comptoir pour entrer chez un Seigneur François, sur le ton d'un homme de condition.

Il fut donc présenté le jour même au Comte & à la Comtesse; il fut très-bien reçu de l'un & de l'autre; & le soin de son éducation fut confié à l'Ecuyer de l'Ambassadeur, qui étoit un brave Officier réformé, & qui prit le jeune Baron de Cromstad en grande amitié, ainsi que la Comtesse, & toute sa Maison. A la vérité, Cromstad mérita bientôt d'en être distingué par l'ardeur & l'application qu'il apporta à se bien instruire de tous les exercices convenables à sa nouvelle condition.

Il y avoit près de trois ans que Cromstad étoit chez le Comte, lorsque l'Ambassadeur fut rappellé en France. Il avoit eu soin de s'assurer de la naissance de son nouveau Page, par l'examen des bijoux

& du diamant qu'il reconnut pour être de ceux qu'il avoit donnés à sa Maîtresse, & bien d'autres marques ne lui laisserent aucun lieu de douter qu'il ne fût son pere; mais il ne lui en laissa jamais naître le moindre soupçon. Cromstad arriva donc en France avec le Comte son pere, sur la fin de 1674, & il étoit alors âgé de dix-huit ans passés.

Le Comte de Saint-Eugéne à son retour en France, fut reçu avec toutes les distinctions que ses services lui avoient méritées. Le jeune Monarque le combla des éloges les plus flatteurs, & des graces les plus honorables pour un homme de sa condition: il profita même de cet instant de crédit pour obtenir en faveur de ses Pages, des emplois dans le militaire, & le prétendu Baron de Cromstad fut un des mieux traités: il obtint une Lieutenance de Cavalerie; & comme la guerre étoit allumée dans

toute

toute l'Europe, il ne se passa pas un an, qu'il ne fût avancé & ne gagnât la Compagnie. Mais il est tems de revoir le Comte de Saint-Eugéne dans sa famille.

De quelle joie, lui & sa femme, ne furent-ils pas pénétrés, lorsque la Marquise de Villemare leur présenta, & leur remit la jeune Adelaïde, âgée pour lors de treize à quatorze ans? Comme cette Dame n'avoit rien épargné pour son éducation, elle possédoit, déja dans un dégré singulier de perfection, tous les talens agréables; elle avoit l'esprit orné de connoissances qui auroient fait honneur à un âge plus avancé que le sien. Il est vrai qu'elle paroissoit plus formée que ne le comportoit sa grande jeunesse; sa figure étoit réguliérement belle; mais elle annonçoit moins de douceur que de dignité: c'étoit plutôt ce qu'on appelle une beauté Grecque, qu'une beauté Françoise: ses yeux étoient, sans con-

tredit, les plus beaux qu'on pût voir ; ils étoient doux & tendres, quoiqu'ils ne paruſſent pas faits pour l'être, enfin, le caractére que la Marquiſe avoit ſu plier de bonne heure, ne répondoit point à ce que ſa phiſionomie ſembloit devoir faire craindre de fier dans ſes manieres ; elles étoient douces & polies ; ſa voix étoit forte, mais cependant touchante, & elle n'ouvroit jamais la bouche que pour dire des choſes agréables : en un mot, Adelaïde étoit encore de la taille la plus avantageuſe, & c'étoit en tout une des plus belles perſonnes & des plus aimables qu'on eût encore vues : auſſi l'enchantement du Comte & de la Comteſſe ne ceſſoit point en la voyant ; ils n'avoient point eu d'autres fruits de leur himen, & ils ceſſerent de s'en plaindre, en voyant tant de perfections dans leur chere Adelaïde : elle eut même beſoin de tous les principes ſur leſquels la Marquiſe

de

de Villemare avoit fondé ſon éducation, pour n'être pas gâtée par la tendreſſe trop complaiſante, pour ne pas dire, par l'adoration de ſon pere & de ſa mere: ils s'envioient l'un à l'autre les momens qu'ils paſſoient avec Adelaïde, &, peut-être, l'amour paternel n'a-t-il jamais été ſi loin que le leur. A peine furent-ils arrivés en France, que pluſieurs partis des plus conſidérables de la Cour ſe propoſerent pour la jeune Adelaïde; mais la réponſe du Comte & de la Comteſſe étoit toujours: Helas! nous n'avons pas encore joui de notre bonheur: pouvons-nous nous réſoudre à nous en priver ſitôt? La jeune Adelaïde ne fut pas long-tems ſans tenir le même langage; elle ne pouvoit entendre, ſans frémir, qu'on lui parlât d'un engagement qui devoit l'écarter ſouvent, non-ſeulement de la préſence, mais même des careſſes d'un pere & d'une mere ſi ten-

tendres, & qui lui étoient ſi chers. Il faut avouer qu'elle n'avoit point vu le Baron de Cromſtad avec indifférence : le Comte de Saint-Eugéne le logeoit dans ſon Hôtel, & continuoit d'avoir beaucoup d'amitié pour lui, & d'attentions pour ſon avancement. Cromſtad de ſon côté ne s'étoit que trop laiſſé ſurprendre aux charmes d'Adelaïde ; mais il étoit bien éloigné de ſe nourrir d'eſpérances frivoles & chimériques. Son ſecret fut ignoré de tous ceux qui auroient été intereſſés à le ſavoir, & trop reconnoiſſant des bontés du Comte de Saint-Eugéne, il l'auroit éternellement conſervé en lui-même, ſans la circonſtance qui le lui fit découvrir, comme nous le dirons dans la ſuite. Il ſe trouvoit trop heureux que la néceſſité que lui impoſoit ſon devoir, le retirât tous les ans, à l'ouverture de la campagne, de l'étrange contrainte

où

où il étoit forcé de vivre, ou plutôt de languir pendant l'Hiver.

Parmi les partis qui s'étoient présentés en foule pour Adelaïde, il en étoit un qui parut si convenable au Comte & à la Comtesse de Saint-Eugéne, qu'ils ne purent prendre sur eux de le refuser : il est vrai qu'ils mirent quelques conditions au consentement qu'ils laissoient espérer ; ils ne vouloient ni l'un ni l'autre gêner les inclinations de leur fille, & ils étoient résolus de ne la marier qu'à l'âge de dix-sept ans : encore ce terme paroissoit-il bien court à leur tendresse. Le Marquis d'Anglure étoit l'heureux soupirant sur lequel ils avoient jetté les yeux : il n'avoit point ce qu'on appelle une grande passion pour Adelaide ; il la trouvoit belle & aimable ; mais quelques intérêts de famille rendoient cette alliance presque nécessaire à la solidité de sa fortune : ainsi il demanda, & il obtint la li-

berté de venir ſouvent chez le Comte de Saint-Eugéne, & d'y entretenir quelquefois la charmante Adelaïde, dans l'eſpérance qu'il naitroit entre eux une de ces inclinations mutuelles, ſi néceſſaire quelquefois au bonheur commun des époux.

Il y avoit déja quelques mois que le Marquis d'Anglure rendoit des ſoins à la jeune Adelaïde, quand ſa nourriſſe vint à Paris avec ſa fille Angélique, pour y voir Adelaïde. Le Comte & la Comteſſe la comblerent, ſelon leur coutume, de préſens: on la garda quelques jours à l'Hôtel: Adelaïde careſſoit beaucoup ſa chere Nourriſſe, & la bonne Joclet ne répondoit à ſes careſſes que par des larmes de tendreſſe qu'elle répandoit abondamment toutes les fois qu'elle paroiſſoit devant Adelaide: celle-ci ne careſſoit pas moins la jeune Angélique, ſa ſœur de lait; mais Angélique n'étoit pas, à beau-

coup

coup près, aussi sensible que sa mere. Adelaïde les fit habiller l'une & l'autre, & Angélique s'étant parée de l'habit qui lui étoit destiné, & qui étoit galant à sa façon, cette parure sembla développer les sentimens de son cœur; elle se jetta au col d'Adelaïde avec la larme à l'œil, & lui fit l'aveu de la douleur qu'elle alloit avoir de la quitter pour s'en retourner dans son Village, où elle menoit, disoit-elle, la vie la plus dure: elle eut même la confiance, ou la hardiesse de se plaindre à Adelaïde des duretés de sa mere, qui l'employoit impitoyablement aux services les plus vils & les plus durs de son ménage. Adelaïde fut véritablement touchée des caresses intéressées d'Angélique, & de la confiance qu'elle avoit en elle: elle lui promit d'engager le Comte & la Comtesse à lui permetre de la garder auprès d'elle, & sa priére fut exaucée sur le champ par un pere &

une mere trop tendres pour refuser rien à leur chere Adelaïde. Ainsi Madame Joclet s'en retourna seule dans son Village, aussi contente d'être débarrassée d'Angélique, qu'elle l'étoit des présens qu'elle avoit reçus.

Comme la jeune Angélique va commencer à jouer un rôle dans notre Histoire, il est à propos de la faire connoître. Elle étoit, à très-peu de chose près, de la taille d'Adelaïde; mais elle se tenoit mal: le son de sa voix étoit plus doux, & aussi touchant que celui d'Adelaïde, & en tout c'étoit ce qu'on appelle une belle voix, à laquelle il ne manquoit que l'art & la méthode: elle avoit les yeux beaux, quoique moins grands; mais elle les avoit plus vifs & plus perçans: ses autres traits eussent été trèsréguliers sans un accident qui lui étoit arrivé dans sa premiére enfance; elle étoit tombée dans le feu, & il lui en restoit

toit une cicatrice & quelques coutures, qui en troublant la ſimétrie de ſes traits, ne la défiguroient pourtant que foiblement; enfin, ſon teint qui n'approchoit pas de la délicateſſe & de la fineſſe de celui d'Adelaide, étoit alors un peu brûlé par l'ardeur du ſoleil, & le grand hâle de la campagne; mais elle paroiſſoit avoir, en général, la peau belle, & n'avoit beſoin que d'être accoutumée à une plus exacte propreté, pour reprendre ſon éclat naturel: auſſi un ſéjour de quelques mois à Paris, un Maître de muſique, un Maître à danſer, & les ſoins de la tendre Adelaide firent d'Angélique une toute autre perſonne. Après avoir peint ſa figure, il eſt néceſſaire de découvrir encore le fond de ſon caractere, de ſon cœur & de ſon eſprit. Elle avoit peu de celui-ci, & ce qu'elle en avoit, étoit tourné à la malice, pour ne pas dire à la méchanceté: la dureté, la diſſimulation,

l'ar-

l'artifice, la fausseté même formoient le caractére de son esprit; celui de son cœur répondoit parfaitement à ces mauvaises qualités : elle étoit vaine, envieuse, dure, capable de haine ; joignez à cela un temperament impétueux, un grand amour de soi-même, & une coquetterie mal adroite, dont elle fit bientôt l'aquisition avec un grand art pour se contrefaire, & vous aurez Angélique toute entiére.

Avant de mettre en action le contraste de deux caractéres aussi différens que celui d'Adelaïde & d'Angélique, il convient encore de faire connoître celui du Marquis d'Anglure: c'étoit, sans contredit, un des jeunes hommes les mieux faits de la Cour; il le savoit, &, sans doute, il le savoit trop, mais il avoit l'art de cacher sa vanité sous les dehors d'une modestie affectée : il ne disoit pas : *Je suis un homme fort commun ;* mais sa contenance sembloit plutôt dire : *Je n'ai pas besoin*

besoin de vous apprendre tout ce que je vaux, vous devez le sentir.

C'étoit un petit-maître hipocrite, & qui eût été fâché de le paroître, il n'en étoit pas moins honnête homme; & malgré les écarts où l'entrainoit sa jeunesse, & le mauvais exemple de ceux de son âge, il conservoit dans son cœur les sentimens de la plus exacte probité: l'honneur ne lui étoit pas moins cher; ses habitudes, ses succès dans la galanterie, & les gens avec qui il vivoit plus ordinairement, ne lui avoient laissé qu'une médiocre opinion de la vertu des femmes en général, & sa témérité entreprenante n'y avoit été que rarement trompée: aussi n'employoit-il qu'avec une sorte de nonchalance, auprès des femmes, ce qu'on appelle l'art de plaire, & ces petits soins par lesquels on vient quelquefois à bout de les séduire: il étoit donc peu assidu, peu exact, peu com-
plai-

plaisant dans le commerce qu'il avoit avec elles, regardant comme des misé-res tous les petits détails des devoirs de la societé ; mais très actif dans les occa-sions essentielles, sérieusement attaché aux intérêts de sa fortune, & beaucoup plus qu'à celui de ses autres passions ; son esprit étoit superficiellement orné des connoissances nécessaires aux gens du monde : aussi se décidoit-il légérement, mais avec hardiesse, & n'en étoit-il pas moins opiniâtre dans ses décisions, quoi-que le sentiment qui étoit, disoit-il, le plus sûr point d'appui de ses jugemens, se trouvât quelquefois, & même assez sou-vent, en défaut vis-à-vis du bon gout & du bon sens. Il faut encore savoir à l'é-gard du Marquis d'Anglure, qu'il étoit l'unique héritier d'une grande Maison ; mais dont les affaires étoient fort em-barrassées. Son pere qui craignoit de le perdre, n'avoit point voulu qu'il servît,
&

& il lui avoit donné une Charge considérable à la Cour; mais ne pouvant souffrir qu'il se mesalliât pour raccommoder ses affaires, la fille du Comte de Saint-Eugéne lui avoit paru le seul parti qui lui convînt, autant pour la naissance, que pour le rétablissement & la solidité de sa fortune.

Le Comte de Saint-Eugéne n'avoit encore reconnu dans le caractere du Marquis d'Anglure que ce désir d'établir richement sa Maison; sa droiture, son honneur, sa probité, sa candeur dans les affaires, ces qualités lui avoient aquis son estime, & la préférence qu'il lui donna ouvertement sur les Rivaux que les charmes d'Adelaïde lui multiplioient tous les jours. C'est à ces titres qu'il fut admis dans sa maison, avec cet air de liberté & d'aisance que devoit lui procurer l'espoir d'une alliance prochaine. Le Marquis d'Anglure en profitoit

ſouvent pour ſe trouver aux toilettes ; tantôt de la Comteſſe de Saint-Eugéne, tantôt de la jeune Adelaïde : il ſe comportoit à celle-ci moins en Amant paſſionné, qu'en homme qui cherche à ſe faire eſtimer : peut-être ſe flattoit-il de n'avoir pas beſoin d'employer d'autres ſoins, pour inſpirer d'autres ſentimens. Quoi qu'il en ſoit, Adelaide ne lui accorda que ceux auxquels il ſembloit prétendre ; elle l'eſtima. Angélique, dont on avoit fait une vraie Démoiſelle, Angélique qui étoit toujours près d'Adelaïde, & qui avoit déja fait en peu de mois, d'aſſez grands progrès dans la muſique ; en un mot, Angélique, qui ne ſe ſentoit plus de l'air de la campagne, & dont la figure ſe faiſoit remarquer, ne regarda pas le Marquis des mêmes yeux dont le regardoit Adelaïde : elle avoit trouvé le jeune Cromſtad ſi froid aux agaceries qu'elle lui

faiſoit

faisoit en particulier, & d'une telle indifférence pour elle, qu'elle se laissa aisément surprendre aux galanteries que le Comte d'Anglure ne manquoit jamais de lui faire, lorsqu'il la rencontroit, ou seule, ou à la toilette de sa maîtresse. Elle avoit plus d'une fois remarqué avec une grande satisfaction pour son amour propre, que le Marquis avoit avec Adelaïde, des façons moins ouvertes & moins galantes: il n'en fallut pas davantage pour lui tourner la tête: son peu d'expérience ne lui laissoit rien voir des dangers d'un pareil attachement; elle s'y livra en aveugle, & en fille vraiment passionnée. Quoique Cromstad fût encore plus retenu que le Marquis auprès d'Adelaïde, Angélique avoit souvent observé son embarras & le plaisir qu'avoit Adelaïde à lui adresser souvent la parole; elle jugea du cœur de sa Maîtresse par les

difpofitions qu'elle avoit d'abord trouvées dans le fien pour le Baron de Cromftad, & demeura perfuadée qu'il y avoit entr'eux une intelligence fecrette, fi même elle ne foupçonna pas qu'ils euffent enfemble un commerce criminel ; mais elle diffimula long-tems, & attendit qu'il fe préfentât à elle une occafion de n'être pas méchante fans fuccès. Elle avoit eu l'art de captiver les bonnes graces de la Comteffe de Saint-Eugéne, en affectant un grand attachement & une complaifance infinie pour cette Dame, & celle-ci payoit d'une affection auffi fincére que tendre, cette fauffe apparence de fentimens.

Tel étoit encore l'intérieur de la maifon & de la famille du Comte de Saint-Eugéne, à l'ouverture de la campagne de 1676, c'eft-à-dire, environ un an & demi depuis fon retour en France. Cromftad fe difpofoit à partir des premiers

pour

pour se rendre à l'armée du Maréchal de Crequy, qui commandoit en Flandres, & qui s'étoit déclaré son protecteur depuis la perte qu'il avoit faite avec toute la France, par la mort du Vicomte de Turenne.

J'ai oublié de dire, lorsque j'ai parlé de l'entrée de Cromstad chez le Comte de Saint-Eugéne, qu'étant né en Angleterre, & d'une mere Calviniste, il avoit été élevé dans les mêmes principes. Le Comte de Saint-Eugéne, trop occupé des grandes affaires dont il étoit chargé pendant son ambassade, s'étoit contenté de faire insinuer à son Page par le Gouverneur & par son Aumônier, les principes qui pouvoient le porter à abjurer ses erreurs pour embrasser la Religion Catholique, ne croyant point devoir employer pour sa conversion, aucune espéce de contrainte qui pût le laisser douter de la sincérité de son retour;

mais tout jeune qu'étoit alors Cromstad, il avoit toujours regardé le changement qu'on lui proposoit, ou comme une action deshonorante, ou du moins comme une démarche qui ne devoit pas être faite inconsidérément par un homme d'honneur, & par des motifs purement humains : cependant comme il étoit inviolablement attaché au Comte de Saint-Eugéne, & qu'il désiroit ardemment que son devoir & la satisfaction de son Protecteur pussent un jour s'accorder, il n'avoit rien négligé pour s'instruire à fond de la vérité de nos Dogmes : il y étoit même parvenu; mais il étoit encore retenu dans la démarche qu'il étoit bien résolu de faire, par le respect qu'il avoit pour sa mere, à laquelle il avoit fait part de son établissement chez le Comte, de ses doutes sur sa Religion, & de ses lumiéres, qu'il auroit bien voulu pouvoir lui communiquer;

quer; mais celle-ci lui écrivoit des lettres si désespérantes, qu'il n'étoit point encore déterminé, lorsqu'après avoir pris congé du Comte & de la Comtesse de Saint-Eugéne, il entra dans l'appartement d'Adelaïde : il la trouva seule avec Angélique; il avoit encore, en l'abordant, les yeux humides des pleurs qu'il avoit versés en quittant le Comte & la Comtesse.

„ Que vois-je, mon cher Baron, lui
„ dit Adelaïde? Vous me paroissez plus
„ triste que vous n'avez coutume de l'ê-
„ tre en partant pour l'armée : c'est à
„ nous, continua-t-elle en retenant elle-
„ même ses larmes prêtes à couler,
„ c'est à nous à qui il convient de sentir
„ si vivement les inquiétudes de votre
„ sort; car je ne puis penser qu'avec le
„ cœur que je vous connois, vous crai-
„ gniez d'aller vous présenter aux oc-
„ casions d'aquerir de la gloire.

 „ Non,

„ Non, Mademoiselle, lui répondit
„ Cromstad; mais je m'éloigne en par-
„ tant, de Mr. le Comte, de Madame
„ la Comtesse & de vous. Le sentiment
„ qui fait couler mes larmes, est trop
„ juste, pour que la gloire, quelle que
„ soit celle que je puis aquerir, puisse
„ jamais s'en offenser; mais je suis en
„ même tems trop vrai pour vous ca-
„ cher une foiblesse, qui a, peut-être,
„ autant de part à mes larmes, que mon
„ juste attachement.

„ De quelle foiblesse voulez-vous me
„ parler, Cromstad, interrompit Ade-
„ laide avec beaucoup d'émotion? Ma
„ chere Angélique, continua-t'elle, lais-
„ sez-nous un moment.

Ces trois jeunes gens furent également trompés par ce peu de paroles, Angélique sortit convaincue de l'intelligence secrette de deux Amans, qui n'avoient pu dissimuler leurs sentimens en sa

ſa préſence au moment de leur ſépara-tion. Adelaïde craignoit une déclaration indiſcrette de la part de Cromſtad, & celui-ci crut appercevoir dans l'émotion d'Adelaïde, un ſentiment tout différent de celui de la fierté qui le faiſoit naître : il ne craignoit pas moins de pouvoir être accuſé d'avoir manqué de reſpect, & ſe précipita aux pieds d'Adelaïde pour la détromper.

„ Ah ! Mademoiſelle, s'écria-t'il, au-„ riez-vous pu accuſer le malheureux „ Cromſtad de s'être oublié juſques-là, „ que d'avoir oſé jetter les yeux ſur „ vous, & d'être aſſez téméraire pour „ vous déclarer un ſentiment, ou plu-„ tôt un crime que ma mort ſeule pour-„ roit expier ? Non, Mademoiſelle, „ cette foibleſſe qui vous a ſi juſtement „ indignée contre moi, il faut vous la fai-„ re connoître, & je vais vous l'avouer.

„ Levez-vous, Cromſtad, interrom-

„ pit Adelaïde, j'ai, ſans doute, eu tort
„ de renvoyer Angélique, s'il eſt vrai
„ qu'elle ſoit l'objet.

„ Que dites-vous, Mademoiſelle, in-
„ terrompit-il à ſon tour? Non, An-
„ gélique n'a aucune part au trouble
„ que vous me voyez. Ce dernier ſoup-
„ çon eſt, ſans doute, le plus injuſte,
„ & mon trouble en augmente encore.

En effet, il avoit peine à parler; une pâleur effrayante, un tremblement général, en lui coupant la voix, rendit un peu de calme à la jeune Adelaïde.

„ Parlez donc, Cromſtad, lui dit-elle
„ avec un air qui marquoit autant d'in-
„ terêt que d'inquiétude, ne me cachez
„ point un ſecret qui ne me fait plus
„ trembler que pour vous.

„ Helas! Mademoiſelle, dit-il, ce n'eſt
„ point un ſecret, c'eſt une foibleſſe
„ dont je devrois rougir à vos yeux, ſi
„ mes larmes n'avoient eu pour objet

„ que

„ que la crainte de perdre une vie qui
„ ne peut jamais être heureuſe. Un
„ ſonge qui s'eſt préſenté, plus d'une
„ fois, à mon imagination, pendant le
„ ſommeil, eſt la ſource du malheureux
„ preſſentiment avec lequel je pars pour
„ l'armée: trois fois je me ſuis réveillé
„ en ſurſaut après m'être vu tout cou-
„ vert de mon ſang, & prêt d'expirer;
„ tout ce que ce funeſte preſſentiment
„ peut m'inſpirer d'horreur, ne s'eſt
„ fait ſentir à mon ame, qu'au moment
„ où j'ai pris congé de Mr. le Comte &
„ de Madame la Comteſſe; j'ai cru que
„ je leur diſois un dernier adieu. Ce
„ douloureux ſentiment s'eſt encore ac-
„ cru en votre préſence; je me ſuis per-
„ ſuadé que j'avois pour la derniére fois,
„ le bonheur de vous voir.

La voix manqua encore ici à Cromſtad; Adelaïde perdit elle-même tout ſon courage & toute ſa fermeté: à ces der-

niers mots, ils furent l'un & l'autre, suffoqués par leurs larmes, & sembloient n'avoir plus la force de se parler. Cromstad vouloit se retirer, & ne pouvoit se résoudre à laisser Adelaïde dans l'état où il vénoit de la mettre; cependant il se fit un effort pour sortir de la chambre, Adelaïde le retint.

„ Arrêtez, Cromstad, lui dit-elle, „ vous venez de me faire frémir; j'ai „ peu de foi, sans doute, à des pressentimens qui ont un fondement aussi „ frivole que celui des songes; mais „ enfin, j'entre d'autant plus volontiers „ dans votre foiblesse, qu'indépendamment de la tristesse de votre adieu, je „ me sens pénétrée d'un autre genre „ d'inquiétude sur un danger beaucoup „ plus important pour vous que celui „ des armes: il y a long-tems que je „ gémis en secret sur votre irrésolution „ par rapport à la Religion. Pourrez-

„ vous,

„ vous, Cromſtad, vous réſoudre à partir avec un preſſentiment auſſi funeſte, ſans raſſurer au moins les perſonnes qui vous aiment, contre un malheur infiniment plus grand que ne doit être la perte de la vie? Ce n'eſt point au pouvoir que je pourrois avoir ſur vous ; c'eſt à votre propre conviction que je voudrois devoir cette démarche ſi néceſſaire à votre repos & au nôtre.

„ C'en eſt aſſez, Mademoiſelle, lui répondit Cromſtad avec plus d'aſſurance : votre pouvoir, il eſt vrai, n'eût pas ſurmonté ma réſiſtance, ſi je la croyois encore légitime ; mais il triomphe d'un malheureux reſpect humain, qui avoit encore la force de me retenir. C'en eſt fait, Mademoiſelle, je ne partirai point ſans avoir embraſſé la Religion que vous profeſſez. Je l'ai examinée, je l'ai étu-

„ diée, j'en ai connu l'évidence; je la
„ crois, & c'eſt avec liberté comme
„ avec la plus ſenſible joie, que je la
„ confeſſe, pour la premiere fois, à vos
„ pieds.

En effet, il ſe jettoit à ſes genoux, quand la Comteſſe de Saint-Eugéne entra dans l'appartement de ſa fille, qui étoit extrêmement voiſin du ſien. Angélique y étoit entrée avec un air indigné, au moment où Adelaïde l'avoit priée de ſortir de ſa chambre : la Comteſſe avoit remarqué l'émotion qui paroiſſoit ſur ſon viſage, & lui en avoit demandé la cauſe.

„ C'eſt, Madame, lui avoit répondu
„ la jalouſe Angélique, que Mademoi-
„ ſelle votre fille m'a chaſſé de chez elle
„ pour s'enfermer ſeule avec Monſieur
„ Cromſtad.

A ces mots, la Comteſſe s'étoit levée bruſquement, & avant ordonné à Angélique

gélique de l'attendre chez elle, elle étoit venue, & entroit chez sa fille au moment où Cromstad étoit à ses pieds. Dès qu'Adelaide l'apperçut, elle courut au devant d'elle, & lui dit, en l'embrassant: " Ah! „ ma chere mere, je viens de faire une „ belle conquête! Mr. Cromstad ne partira point sans avoir publiquement embrassé notre Religion.

„ Que dites-vous, ma fille? C'est donc „ une conversation de controverse que „ vous venez d'avoir avec lui, lui dit la „ Comtesse? Mais la présence d'Angélique n'y étoit point de trop.

„ Il est vrai, reprit Adelaïde, que je „ l'ai priée de nous laisser un moment „ seuls; mais, Madame, vous en allez „ savoir la cause". En effet, elle repéta à sa mere, mot pour mot, l'entretien qu'elle avoit eu avec Cromstad; elle ne lui cacha point le trouble que lui avoit causé le mot équivoque de *foiblesse*, la

crainte

crainte qu'elle avoit eue que Cromſtad ne ſe fût oublié jusqu'au point de laiſſer échapper en préſence d'Angélique, une témérité qu'elle étoit bien réſolue de réprimer; elle lui fit part du preſſentiment de Cromſtad, de l'uſage qu'elle avoit fait de cette connoiſſance, pour lui inſpirer une crainte ſalutaire, & enfin de la confeſſion que Cromſtad venoit de lui faire: elle finit par conjurer ſa mere de trouver bon qu'elle la ſuivît avec Cromſtad, chez le Comte ſon pere, pour lui apprendre cette heureuſe nouvelle, & lui demanda que Cromſtad ne partît point ſans avoir accompli l'engagement qu'il venoit de prendre. Cromſtad ſe jetta aux genoux de la Comteſſe, & joignit ſes inſtances à celles d'Adelaïde. Alors la Comteſſe vraiment touchée, embraſſa Cromſtad avec autant de tendreſſe que ſa fille, & tous trois repaſſant par ſon appartement, où Angélique attendoit, avec impa-

patience, le tragique ſuccès de ſa fauſſe confidence, la Comteſſe qui avoit pris pour elle beaucoup d'affection, ſans vouloir la mortifier en public, lui ordonna cependant de la ſuivre dans l'appartement de ſon mari, pour être mieux inſtruite de l'objet du tête-à-tête de ſa fille avec le Baron de Cromſtad. Le Comte fut d'abord étonné de voir entrer tout à la fois dans ſon cabinet, ſa femme, ſa fille, Cromſtad & Angélique : il en fut même effrayé ; mais ayant appris le ſujet qui les y conduiſoit, il ſe ſentit touché juſqu'aux larmes. L'intérêt ſecret qu'il prenoit au jeune Cromſtad, le pénétra d'une façon ſi tendre, qu'il ne pouvoit ſe laſſer de le ſerrer dans ſes bras : enfin, revenu de cette eſpéce de tranſport, il ne perdit pas un inſtant pour faire toutes les démarches néceſſaires, & remplir les vœux de ſa famille & les ſiens. La conſolante cérémonie qui en

étoit

étoit l'objet, se fit trois jours après de la façon la plus édifiante: toute la famille & toute la maison du Comte y assista; le Baron de Cromstad y étoit universellement aimé, & il n'y eut qu'Angélique, qui dans le fond de son cœur jaloux, fut capable d'imaginer qu'une démarche si sainte, pût avoir sa cause dans l'excès d'une passion condamnable. Le lendemain Cromstad partit comblé de caresses du Comte & de la Comtesse, ainsi que des effets de leur générosité. Adelaïde elle-même ne craignit point de laisser éclater en présence du Comte & de la Comtesse, tous les sentimens d'estime & d'amitié qu'elle avoit pour lui: son caractére simple & vrai ne pouvoit ni se contrefaire ni se dissimuler.

Cromstad se rendit en diligence à l'armée de Monsieur frere du Roi, que commandoit sous ses ordres le Maréchal de Crequy, & y joignit son Régiment

au

au commencement de Mars 1676. Laiſſons-le ſuivre le chemin de la gloire ſous les yeux même du Roi, qui vint en perſonne au ſiége de Condé, & pendant preſque tout le reſte de la campagne, dans l'armée du Maréchal d'Humiéres, où nous le retrouverons dans la ſuite de cette hiſtoire.

Dès que Cromſtad fût parti, l'artificieuſe Angélique mit tous ſes ſoins à faire oublier à ſa Maîtreſſe la petite indiſcrétion qu'elle ne penſoit pas même à lui reprocher: elle employa le peu d'adreſſe dont elle étoit capable, à tâcher de lire dans le cœur de Mademoiſelle de Saint-Eugéne; elle lui parloit ſouvent de Cromſtad, & de la ſatisfaction qu'elle devoit avoir du ſacrifice qu'elle prétendoit qu'il lui eût fait de la Religion dans laquelle il avoit été élevé; mais moins Adelaïde s'attribuoit la gloire d'une ſi bonne action, plus Angélique l'accuſoit

en ſecret d'être diſſimulée, & de vouloir cacher, avec ſoin, des ſentimens dont elle jugeoit par ceux qu'elle avoit eus elle-même, & qu'elle avoit, peut-être, encore malgré l'impreſſion que faiſoient ſur elle les galanteries du Marquis d'Anglure.

Angélique ne s'en tint pas à concevoir elle-même des ſoupçons contre la ſincérité d'Adelaïde; elle voulut encore les inſpirer, & elle en cherchoit avidement l'occaſion, d'abord parmi les Domeſtiques, avec leſquels elle ſe plaiſoit ſurtout de s'entretenir, juſqu'à ce que l'occaſion ſe préſentât de les communiquer au Marquis d'Anglure.

On ſait aſſez combien les Valets ſont de dangereux confidens. Ceux du Marquis d'Anglure avoient déja ſu par le faux rapport de ceux du Marquis de Saint-Eugéne, qu'Adelaïde étoit aimée de Cromſtad, & qu'elle répondoit à ſon

amour : ils avoient osé en avertir leur maître, lorsque l'absence du Comte & celle de la Comtesse & de Mademoiselle de Saint-Eugéne, qui étoient sorties toutes deux ensemble, offrit au Marquis d'Anglure l'occasion d'entretenir Angélique en particulier, & à celle-ci le moment favorable qu'elle avoit désiré pour répandre dans l'ame du Marquis tout le venin de ses injurieuses conjectures, qu'elle ne feignoit point de réaliser par des calomnies. Le Marquis d'Anglure commença la conversation avec Angélique par ses galanteries accoutumées, & par les fadeurs d'usage sur la vivacité de ses yeux, sur la beauté de sa taille, & sur les agrémens de sa voix. Il lui fut aisé de juger que toutes ses louanges étoient reçues avec complaisance, & dès lors il crut pouvoir manquer un peu de respect vis-à-vis d'une jeune Villageoise qu'il voyoit enivrée de son en-

encens; mais Angélique le repoussa courageusement, en lui disant: "Je vous „ le conseille vraiment de croire que „ vous en userez avec moi comme avec „ vos Demoiselles de Paris: allez, Mon„ sieur, on ne nous attrape pas ainsi: „ n'avez-vous pas ma Maîtresse? Elle „ est si belle...... Ma foi, dit le Mar„ quis, je te trouve encore plus à mon „ gré.

„ Oh que oui! répondit Angélique; „ me croyez-vous si bête que de me lais„ ser aller à vos belles paroles? C'est tout „ comme ce beau Monsieur Cromstad, „ il auroit bien voulu m'en faire accroi„ re; mais je ne suis pas si sotte: j'ai bien „ vu que tout cela n'étoit que pour ca„ cher leur jeu. Il est bien adroit celui„ là, & tout Domestique qu'il a été de „ notre Maître, la fille de la maison n'est „ pas trop bonne pour lui.

„ Que dis-tu, repliqua le Marquis,

qui

qui, comme nous l'avons dit, n'avoit pas, en général, trop bonne opinion de la vertu des femmes? " Comment ce
„ drôle-là en voudroit à ta Maîtresse!
„ ha parbleu, cela seroit admirable! mes
„ gens m'en ont bien dit quelque chose,
„ mais je n'ai pu le penser.

„ Oh vraiment, dit-elle: j'en sais plus
„ sur cela que vous; mais je n'ai garde
„ de vous dire tout ce que je sais, vous
„ iriez le dire à Mademoiselle, & de
„ cette affaire-là, on me gronderoit, &
„ on me renverroit chez ma mere, chez
„ qui je ne voudrois pas retourner pour
„ tout l'or du monde.

„ Ecoute, ma chere Angélique, lui
„ dit le Marquis, je n'ai jamais compté
„ sur la fidélité des femmes, & je t'a-
„ voue que je ne m'en embarrasse pas
„ infiniment: quant à ma discrétion dont
„ tu parois douter, tu peux compter
„ que je t'aime trop pour te compro-

 „ met-

„ mettre : ſois donc certaine qu'il ne
„ m'échappera rien de ce que tu m'au-
„ ras appris : tiens, continua-t'il, reçois
„ ces deux louis & un baiſer pour gage
„ de l'exactitude avec laquelle je te gar-
„ derai le ſecret, & m'apprens ce que tu
„ ſais, & qu'il t'importe, peut-être, au-
„ tant qu'à moi de m'apprendre.

„ Oh! mais, Monſieur, répondit Angélique, en acceptant ſans beaucoup de façons, les offres & la propoſition du Marquis, “il eſt vrai que vous me faites
„ bien de l'honneur, & que vous avez
„ bien de la bonté; mais auſſi ſi Made-
„ moiſelle Adelaide alloit ſavoir cela,
„ voyez à quoi vous m'expoſeriez : ju-
„ rez-moi donc que vous ne lui en par-
„ lerez jamais.

„ Je te le jure, dit le Marquis, ſois
„ aſſurée que jamais je ne te compromet-
„ trai avec elle.

„ S'il eſt ainſi, continua Angélique,

„ je

„ je ne vous cacherai rien". Enſuite elle lui fit un ample détail de toutes ſes malignes obſervations ; elle ne ſe contenta pas de rapporter avec des couleurs odieuſes, le ſeul tête-à-tête dont il vient d'être queſtion entre Angélique & Cromſtad, & l'affectation qu'elle prétendoit qu'on avoit eu de la renvoyer ; elle en multiplia le nombre & en aggrava les circonſtances : enfin, elle ne lui cacha point qu'étant indignée de la conduite de ſa jeune Maîtreſſe, elle avoit averti la Comteſſe ſa mere, & qu'elle ſavoit que celle-ci avoit ſurpris ſa fille avec Cromſtad à ſes genoux ; elle lui inſinua que c'étoit pour éviter le blâme qu'elle méritoit, qu'elle avoit imaginé de faire changer de Religion au jeune Cromſtad : enfin, elle ne s'épargna pas ſur le compte de ſa Maîtreſſe. Il étoit difficile qu'elle attaquât le fonds du caractere qu'on lui connoiſſoit ; mais en lui prêtant beaucoup de

dissimulation & d'artifice, elle fit du moins soupçonner au Marquis qu'Adelaïde pouvoit bien être assez fausse pour se contraindre vis-à-vis d'un homme dont elle espéroit faire un époux.

La conversation en étoit là, lorsque les femmes de la Comtesse entrerent dans sa chambre, & annoncerent au Marquis qu'elle rentroit avec sa fille. Le Marquis d'Anglure alla au-devant d'elles; & lorsqu'Adelaïde rentra dans l'appartement de sa mere, son premier soin fut d'aller embrasser Angélique, & de lui faire présent d'une étoffe qu'elle avoit achetée pour elle. La confusion avec laquelle Angélique reçut cette caresse & ce présent, fut interprétée en sa faveur par l'aimable Adelaïde; mais cette dangereuse fille n'avoit garde d'avoir un sentiment aussi noble que celui qu'on lui supposoit: elle s'imagina, au contraire, que sa Maîtresse ne faisoit cet

acte

acte de générosité, que pour lui imposer silence sur ce qui s'étoit passé entre Cromstad & elle: il est vrai que ç'avoit bien été l'idée de la Comtesse, qui allarmée de l'indiscrétion d'Angélique sur le rapport qu'elle lui avoit fait, crut, sans faire part de son idée à sa fille, devoir l'exciter à faire cette galanterie à sa sœur de lait, & à la caresser de plus en plus. Le Comte de Saint-Eugéne revint chez lui quelques momens après: le Marquis d'Anglure soupa chez le Comte avec quelques autres personnes de distinction: on parla beaucoup de la conversion de Cromstad; Adelaïde y avoit été trop sensible pour n'en pas marquer sa joie. Le Marquis le remarqua, il lui en fit tout l'honneur, en la badinant sur son prétendu Apostolat: elle soutint la plaisanterie avec cet air de liberté & d'enjoûment qui sied si bien à l'innocence, & qui en est l'ordinaire appa-

nage. Le Marquis n'alla pas alors plus loin ; mais il n'en resta que plus convaincu de la secrette intelligence d'Adelaïde avec Cromstad, & la compagnie se sépara.

Quelque étrange que fût l'idée que le Marquis d'Anglure avoit prise d'Adelaïde, il ne la regardoit pas moins comme un parti trop convenable à sa fortune pour ne pas suivre le projet de l'épouser. Rassuré par de fréquens exemples, il savoit que ce n'étoit pas toujours l'estime qui faisoit la base d'un établissement si sérieux ; il se flattoit même d'être assez le maître d'une femme aussi jeune qu'il auroit épousée, pour ne pas craindre ses écarts, ou pour y mettre bon ordre : enfin, il continua la recherche d'Adelaïde ; & entretint dans toutes les occasions qu'il en trouva, une secrette intelligence avec Angélique. Il espéroit qu'elle suivroit sa maîtresse, qu'elle le dé-

dédommageroit, peut-être, un jour de ses froideurs, ou du moins qu'elle seroit un espion fidéle de sa conduite.

Les choses en étoient là, lorsque le Roi partit pour se trouver au siége de Condé, qu'avoit formé le Maréchal de Crequy. Le Marquis d'Anglure fut obligé de suivre le Roi en Flandres; & lorsqu'il prit congé d'Adelaïde, il lui demanda d'un air à demi railleur, si elle ne vouloit pas le charger d'aucune commission pour le Baron de Cromstad qu'il devoit trouver dans l'armée du Maréchal. Adelaïde, qui n'imaginoit rien des soupçons du Marquis, lui répondit avec sa candeur ordinaire: " Eh! mon „ Dieu, dit-elle au Marquis, qu'il fasse „ bien son devoir, qu'il se conserve; „ qu'il n'oublie jamais notre dernier en„ tretien, & assurez-le, je vous prie, du „ plaisir sensible que j'aurai à le revoir.

Le

Le Marquis pâlit en recevant cette commiſſion, quoique ce fût en préſence de la Comteſſe de Saint-Eugéne; il en fut embarraſſé, & prit le parti de ſe retirer, en aſſurant Adelaïde qu'il exécuteroit ponctuellement ſes ordres: il n'étoit point bleſſé dans ſa paſſion pour Adelaïde, puiſquelle n'avoit pour objet que ſa fortune; mais ſon amour propre s'en crut offenſé, & par malheur pour ſon exacte probité, elle fut un inſtant en défaut vis-à-vis de Mr. le Comte de Saint-Eugéne, qui le fit prier de repaſſer chez lui, comme il ſortoit de chez ſa femme.

„ Mr. le Marquis, lui dit le Comte, „ j'avois oublié de vous prier, lorſque „ vous ſerez en Flandres, de vous informer un peu de la conduite de „ Cromſtad; c'eſt un jeune homme auquel vous ſavez que je m'intereſſe: vous „ me ferez plaiſir de me mander ce qu'on

„ penſe

„ pense de lui, & de le recommander
„ aux Généraux.

„ Je pourrois, Monsieur, vous en
„ dire ici des nouvelles, dit le Marquis
„ la tête encore échauffée. Ce Mr. le
„ Baron de Cromstad est un jeune té-
„ méraire, qui vous payera, peut-être,
„ mal un jour de tout ce que vous avez
„ fait pour lui.

„ Que voulez-vous dire, repliqua le
„ Comte avec chaleur? Je veux dire,
„ Monsieur, que votre Mr. de Croms-
„ tad, dont la condition est, je pense,
„ très-équivoque, porte ses vues un
„ peu trop haut, & que Mademoiselle
„ votre fille elle-même est l'objet auquel
„ il sacrifie.

„ Ah! Marquis, dit le Comte, gar-
„ dez-vous de croire une telle impos-
„ ture, Eh, qui peut l'avoir imaginée?
„ vous me mettez la mort dans le cœur.

„ Je suis désespéré, répondit le Mar-
„ quis,

„ quis, de vous avoir fait cette affreuse
„ confidence, & je n'aurois jamais ha-
„ zardé de vous la faire, si je ne savois
„ que toute votre maison en est imbue :
„ ne craignez pas que je soupçonne le
„ moins du monde, Mademoiselle vo-
„ tre fille d'entrer pour rien dans un pro-
„ jet si indigne d'elle ; croyez plutôt
„ qu'on m'a trompé, je le crois moi-
„ même ; je ne puis supporter l'idée de
„ l'état où je vous laisse ; oubliez ce que
„ je vous ai dit, oubliez-moi moi-même,
„ je sors, je pars, je me déteste.

Le Marquis sortit en effet, pénétré d'indignation contre lui-même, & de la douleur la plus vive, d'avoir mis le Comte dans une situation dont il ignoroit encore toute l'horreur.

Le Comte de Saint-Eugéne ne fut pas plutôt seul, & abandonné à lui-même, qu'il se sentit accablé par tous les sentimens que la tendresse paternelle offensée

ſée peut produire pour déchirer un cœur.

„ Hélas ! ſe diſoit-il à lui-même, c'eſt
„ moi qui ſuis l'auteur de ce déſordre,
„ ce ſont mes égaremens, c'eſt ma fatale
„ imprudence, & ma timide diſcrétion
„ qui ont tout fait : ces pauvres enfans
„ ont été trompés par un ſentiment de
„ tendreſſe que la nature avoit droit de
„ leur inſpirer : ce ſentiment eſt, peut-
„ être, devenu une paſſion violente :
„ helas ! elle peut paroître innocente à
„ leurs yeux ; mais leur ignorance n'em-
„ pêche pas qu'elle ne ſoit un crime.

Il reſta long-tems occupé de pareilles penſées ; mais craignant ſur-tout de compromettre ſes enfans avec des Domeſtiques, il prit celui des partis les plus ſenſés qu'il fut alors en état d'imaginer : ce fut, par rapport à ſa fille, de feindre d'ignorer ce qu'il venoit d'apprendre ; mais d'éprouver ſouvent ſon cœur par différens

rens propos qu'il tenoit ſans affection ; & comme par hazard ſur le compte du Baron de Cromſtad, & auxquels elle prenoit toujours part avec ſon innocence & ſa candeur naturelle. Il en prit un tout différent avec ce cher fils de ſon amour ; il réſolut de lui écrire. Toujours perſuadé, & avec juſtice, de la droiture de ſon cœur, il eſpéra de trouver dans ſa réponſe, ou des motifs capables de redoubler ſa confiance, ou des raiſons de la lui refuſer déſormais. Telle étoit la lettre qu'il lui écrivit.

Depuis que je vous ai écrit, mon cher Cromſtad ; le départ du Roi lauquel on ne s'attendoit point encore, oblige Mr. le Marquis d'Anglure à ſuivre S. M. Il vint hier me dire adieu, je l'ai prié de vous recommander à vos Officiers-Généraux, & je ne doute pas qu'il ne s'en aquitte ; mais je ne puis vous cacher qu'il m'a appris, avec dou-

douleur, qu'il couroit des bruits sur votre compte dont sa tendresse pour ma fille, ainsi que les justes espérances qu'il a de l'épouser, ont été allarmées. Je ne vous crois ni assez téméraire, ni assez ingrat pour avoir jetté les yeux sur Adelaïde: une pareille présomtion de votre part seroit plus criminelle que vous n'auriez pu le penser; mais quelle que soit la disposition de votre cœur, je veux en être informé, & c'est par vous-même que je veux l'être; jugez par cette marque de ma confiance, de toute l'étendue de ma tendresse & de l'estime que je vous conserve: je me flatte que votre prompte réponse ajoutera encore aux sentimens que j'ai pour vous.

LE COMTE DE SAINT-EUGENE.

Cette lettre partit un jour avant le départ du Marquis d'Anglure, qui s'étoit rendu la veille auprès du Roi. Aussi

Cromſtad la reçut-il la veille de l'arrivée de ce Monarque à la tête de ſon armée.

Quand on ne diroit pas que cette lettre fut un coup de foudre pour le malheureux Cromſtad, on le jugeroit ſans peine. Il ne pouvoit ſe déguiſer à lui-même la ſecrette impreſſion que lui avoient faite les charmes d'Adelaïde; mais il n'avoit point à ſe reprocher de l'avoir laiſſé éclater aux yeux de perſonne: il eſt vrai qu'il ſe rappelloit, avec douleur, ſon embarras & le terme de foibleſſe qui lui étoit échappé dans le dernier entretien qu'il avoit eu avec cette aimable perſonne; mais il s'étoit expliqué ſi clairement avec elle ſur cette prétendue foibleſſe, qu'il ne pouvoit pas concevoir qu'il fut reſté le moindre ſoupçon à la belle Adelaïde, ſur le ſens de ce mot équivoque: cependant il ne pouvoit accuſer qu'elle d'avoir fait une telle confidence au Marquis d'Anglure, & il ne pou-

pouvoit s'empêcher de se désespérer au fond de son cœur, que ce fût elle-même qui se fût servie du canal du Marquis, pour jetter un si cruel soupçon dans l'ame du Comte de Saint-Eugéne son bienfaiteur. Quelque douloureuses que fussent toutes les idées qui assaillirent le pauvre Cromstad à la lecture réitérée qu'il fit de cette lettre, il ne s'en résolut pas moins à être exactement sincére dans la réponse qu'il ne voulut pas même différer de faire au Comte de Saint-Eugéne; elle étoit conçue en ces termes :

MONSIEUR,

Vous mettez, sans doute, mon cœur à l'épreuve la plus rude qu'il puisse avoir jamais à redouter; mais quelle qu'elle soit, je suis assuré d'en sortir avec votre estime, si je suis assez malheureux pour qu'elle me fasse perdre l'honneur de votre protection. Je vais, Monsieur, vous dévoiler mon cœur

tout entier; mais avant toutes choses, permettez-moi de vous assurer avec toute la sincérité dont je vais vous donner la preuve la plus délicate & la plus dangereuse; permettez-moi, dis-je, de vous assurer que ce cœur ne fut jamais téméraire, & qu'il est incapable d'être ingrat. Après cette assurance, je ne rougirai point de vous avouer que le cœur du malheureux Cromstad n'a été que trop sensible aux charmes, & plus encore aux vertus de Mademoiselle votre fille. Eh! Monsieur, quel cœur pourroit s'en défendre! Mais vous êtes trop juste pour confondre un sentiment dont il n'est point d'homme qui soit le maître, avec le crime de l'avoir déclaré: si j'avois été assez osé pour le faire, je n'aurois pas attendu vos reproches pour m'en punir. Vous êtes le premier & le seul sur la terre qui ayez eu le pouvoir de m'arracher un secret que j'ai tant fait d'efforts pour me cacher à moi-même. Que ce soit la calomnie ou le soupçon

çon qui ait, en cette occasion, inspiré au Marquis d'Anglure le désir de me nuire; il pouvoit en imaginer autant de tous ceux qui ont eu le bonheur de voir & de connoître Mademoiselle de Saint-Eugéne, & il lui étoit aisé de se faire des rivaux plus dignes de sa jalousie: en un mot, Monsieur, je sais qu'il ne convient point à l'obscurité de ma naissance d'oser aimer Mademoiselle votre fille, & d'aspirer à lui plaire; mais je sais que mon cœur ne cessera jamais de l'adorer & de la respecter. Je sais que c'est prononcer moi-même l'arrêt de mon exil; non-seulement je l'attens, mais je vous le demande. Après l'aveu que j'ose vous faire, Monsieur, je ne dois jamais paroître à vos yeux; je dois craindre plus encore de revoir ceux de Mademoiselle de Saint-Eugéne. J'espére, Monsieur, que la vivacité des opérations qui se préparent à l'armée du Roi, me priveront de la douleur de recevoir de vous un arrêt plus cruel que le sort

qui peut terminer ici ma malheureuse destinée; mais je mourrai du moins plein de zéle, de la reconnoissance & du profond respect que je dois au plus généreux des bienfaiteurs. J'ai, &c. CROMSTAD.

Du Camp devant Condé, le 20 Avril 1676.

Le Roi étoit arrivé devant Condé, avant que le Comte de Saint-Eugéne reçût cette lettre. Il ne put la lire sans répandre un torrent de larmes; mais il eut soin de les cacher à sa famille. Si l'aveu de Cromstad touchoit son cœur par un endroit sensible, il ne l'étoit pas moins sur le caractere de noblesse & de franchise qu'il reconnoissoit dans un fils qui lui étoit cher. Il ne pouvoit pas se refuser à la secrette joie de le trouver si digne d'être plus heureusement né de son sang; mais une chose l'allarmoit: il se reprochoit d'avoir nommé le Marquis d'Anglure

glure dans sa lettre : il sentit trop tard le danger de son entrevue avec Cromstad ; il ne pouvoit se dissimuler que celui-ci, se croyant offensé, étoit homme à ne pas endurer tranquillement une injure : en un mot, il craignoit la valeur & la délicatesse réciproque de deux jeunes gens qui lui étoient trop connus, pour ne se pas reprocher de les avoir commis ensemble, &, pour ainsi dire, mis aux mains. En effet, nous allons voir quelle fut l'issue de leur rencontre.

Le Roi étant arrivé le 21 devant Condé, tous les Officiers s'empresserent à venir faire la cour à leur Maître. Cromstad chercha & démêla bientôt le Marquis d'Anglure parmi les Courtisans. Celui-ci appercevant Cromstad, lui dit : „ Baron, j'ai des choses agréables à vous „ dire : faites en sorte de venir me voir „ ce soir à mon quartier. J'en ai aussi à „ vous apprendre, lui répondit-il, & je

„ ne manquerai pas d'aller vous joindre „ aussi-tôt que le Roi sera retiré. Cromstad fut exact à se rendre chez le Marquis, comme il l'avoit promis; mais le trouvant avec quelques amis, il lui rendit tous les devoirs dûs à son nom & à son rang: cependant comme la conversation devint générale, & trainoit en longueur, & que Cromstad commençoit à s'ennuyer: " Monsieur, dit-il, en s'adressant au Marquis & en tirant un papier de sa poche, " j'ai ici quelque chose à vous „ communiquer qui demanderoit expé„ dition. J'ai aussi quelque chose de par„ ticulier à vous dire, mon cher Baron, „ répondit le Marquis. Sur quoi tout le monde se retira & les laissa seuls.

„ C'est, sans doute, dit alors le Mar„ quis, l'impatience de savoir des nou„ velles de la belle Adelaide, qui vous „ a fait imaginer de me débarrasser des „ importuns qui étoient ici de trop?

„ Oui,

„ Oui, Monſieur, dit Cromſtad, c'eſt „ d'elle-même que j'ai à vous parler. Eh „ bien, continua le Marquis, ſoyez con- „ tent, mon cher Baron, Mademoiſelle „ de Saint-Eugéne ſe porte à merveille; „ elle eſt toujours auſſi belle que vous „ l'avez laiſſée, & elle m'a chargé ſur- „ tout entr'autres choſes agréables, de „ vous dire qu'elle vous prie de n'ou- „ blier jamais le dernier entretien que „ vous avez eu avec elle... Je vous ju- „ re, dit Cromſtad, que je ne l'oublie- „ rai jamais; mais ce n'eſt pas là, Mon- „ ſieur, ce dont il s'agit maintenant; „ ayez la bonté de lire cette lettre, vous „ en connoitrez l'écriture & le ſeing. Ce qu'il dit, en lui remettant celle qu'il avoit reçue la veille de Mr. le Comte de Saint-Eugéne.

„ Eh bien, dit le Marquis après l'a- „ voir lu, attendez-vous de moi quel- „ que explication à ce ſujet?

 „ Mon-

„ Monſieur, lui dit Cromſtad, j'oſe „ d'abord vous prier de me dire de qui „ vous tenez le ſecret de la paſſion que „ je puis avoir pour Mademoiſelle de „ Saint-Eugéne. Eſt-ce elle, Monſieur, „ qui vous a fait une ſi étrange confi- „ dence?

„ Non, aſſurément, dit le Marquis; „ mais n'eſpérez pas ſavoir de moi qui „ m'a ſi bien inſtruit de votre ſecret com- „ merce avec elle.

„ Arrêtez, dit Cromſtad, je n'avois à „ vous demander raiſon que de l'injure „ que vous m'avez faite, en m'expoſant „ à faire l'aveu que j'ai fait à Mr. le „ Comte de Saint-Eugéne, &, par con- „ ſéquent, au malheur d'encourir ſa diſ- „ grace; mais vous offenſez ſa fille par „ des termes indécens, & c'eſt autant „ en ſon nom qu'au mien que je vous „ demande raiſon.

„ Ah! mon cher Baron, très-volon-

„ tiers,

„ tiers, répondit le Marquis. Partons, „ conduisez-moi vous-même en lieu où „ nous ne soyons point interrompus : „ je suis tout prêt à vous satisfaire ; j'ai, „ peut-être, aussi bien que vous l'hon-„ neur d'Adelaïde à venger, & je n'ai ja-„ mais reculé à de pareilles propositions.

Ces deux braves rivaux partirent en effet, & allerent gagner le derriere du camp. Là ils se mesurerent avec une valeur égale ; mais la fortune se déclara pour Cromstad : il porta un coup dans le bras droit du Marquis, qui lui fit tomber son épée de la main. Cromstad s'empressa de la ramasser ; mais ce fut pour la rendre au Marquis, en l'excitant lui même à reprendre ses armes pour se venger à son tour. Le Marquis fut si touché de la générosité du Baron de Cromstad, qu'il lui dit : “ Non, Baron, „ vous êtes maître de ma vie, je n'at-„ tenterai jamais à celle d'un si brave

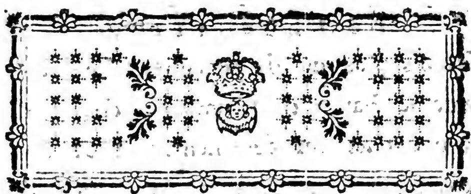
„ hom-

„ homme: croyez-moi, ſi vous êtes
„ content, ſoyons amis. Les deux rivaux s'embraſſerent, le Marquis reprit, avec le ſecours de Cromſtad, le chemin de ſon quartier, & celui-ci auroit voulu pouvoir paſſer auprès de lui la meilleure partie de la nuit, ſi ayant obtenu la permiſſion de ſe trouver en qualité de Volontaire, à l'attaque d'un ouvrage qui devoit être faite par les Grenadiers, il n'avoit été obligé de quitter le Marquis pour s'y rendre. L'attaque fut vive, & l'ouvrage fut emporté; le ſiége même ne fut pas long, & Condé ſe rendit au Roi en ſix jours. Cromſtad, quoiqu'il ſervît dans la Cavalerie, avoit obtenu, comme nous venons de le dire, d'y paroître en qualité de Volontaire, & ſe diſtingua par-tout; mais avec un bonheur égal à ſon courage, puiſqu'il n'y reçut aucune bleſſure, & qu'il y aquit une grande réputation de valeur. Je dirai de ſuite,

dans

dans la seconde Partie de cet Ouvrage, pour n'être point obligé de revenir sur mes pas, tout ce qui eut quelque rapport au Baron de Cromstad pendant le reste de cette campagne.

Fin de la premiere Partie.



LA FORCE DE L'EDUCATION.

SECONDE PARTIE.



Près la prise de Condé & celle de Bouchain, le Régiment dans lequel Cromstad servoit, fut envoyé sous les ordres du Maréchal d'Humiéres, & ce jeune Officier soutint sa réputation au siége d'Aire & à la prise du Fort de Lintz, après quoi il suivit le Maréchal à Maestricht que le Prince d'Orange assiégeoit depuis

depuis plus de six semaines. Ce fut là que le Baron de Cromstad, chargé de commander un détachement pour aller reconnoître la position de l'armée du Prince d'Orange, donna à son retour dans une embuscade, & fut attaqué par un parti fort supérieur en nombre à la troupe qu'il commandoit. Il se fit de part & d'autre, dans cette escarmouche, des prodiges de valeur & de conduite. Cromstad y fut blessé à la cuisse; mais la douleur de sa plaie & la perte de son sang ne l'empêcherent pas de se replier avec tant de présence d'esprit & de sang froid sur l'armée du Maréchal d'Humiéres, que malgré la supériorité de ceux qui le poursuivoient, il ne perdit que trois hommes de son détachement, & leur en fit perdre au delà de trente à quarante.. De retour au camp, il voulut encore rendre compte au Maréchal de ses observations; mais le Maréchal d'Humié-

res qui le trouva extrêmement défait & affoibli, voulut qu'on visitât sur le champ sa plaie, & qu'on lui mît le premier appareil avant que de vouloir l'entendre. Sa blessure ne se trouva pas dangereuse pour la vie; mais il fut menacé de rester estropié, parce que les principaux nerfs avoient été fort offensés. Laissons pour quelque tems Cromstad abandonné aux soins des Chirurgiens & aux attentions particuliéres de son Général; laissons ce Maréchal lui-même remporter en peu de jours, l'avantage & la gloire de faire abandonner au Prince d'Orange le siége de Maestricht, après cinquante jours de tranchée ouverte, pour revenir aux suites du combat du Baron de Cromstad & du Marquis d'Anglure, par rapport au Comte de Saint-Eugéne & à sa famille.

Les deux braves combattans s'étoient promis réciproquement de n'en jamais par-

parler, & ce ne fut que la crainte de nuire à Cromſtad dans l'eſprit du Comte de Saint-Eugéne, qui engagea le Marquis d'Anglure à faire cette promeſſe à celui qu'il n'auroit pas eu honte de reconnoître pour ſon vainqueur; mais ces ſortes d'affaires demeurent rarement ſi cachées, qu'il n'en perce rien dans une armée à la vue, pour ainſi dire, de laquelle celle-ci s'étoit paſſée. On avoit vu Cromſtad chez le Marquis, on ſut qu'ils étoient ſortis ſeuls; le Marquis d'Anglure, quoique légérement bleſſé, ne put paroître à la Cour pendant les premiers jours: d'ailleurs, quelques ſoldats avoient vu dans l'obſcurité deux hommes ſe battre; il n'en falloit pas tant pour former des conjectures; mais perſonne n'eut la baſſeſſe de porter ce bruit juſqu'aux oreilles du maître, & le Marquis d'Anglure en fut quitte pour feindre une indiſpoſition. Cette affaire eût donc été

 igno-

ignorée, s'il n'y avoit pas eu à la Cour & dans l'armée plus d'un Rival du Marquis, sans doute, jaloux, &, peut-être, offensé de la préférence qu'il avoit obtenue. D'ailleurs, tout le monde étoit informé de l'affection tendre que le Comte de Saint-Eugéne avoit pour le Baron de Cromstad, & ce fut, sans doute, l'un de ces envieux du bonheur du Marquis d'Anglure, qui par une lettre anonime, instruisit le Comte de Saint-Eugéne de son combat avec le Baron de Cromstad. L'absence de quelques jours du Marquis d'Anglure, donna même beau jeu aux Nouvellistes, pour mander qu'il avoit été dangereusement blessé, &, sans doute, pour flatter l'inclination du Comte pour Cromstad: on n'oublia pas d'ajouter que celui-ci ne s'en étoit pas moins distingué aux vigoureuses attaques dont on lui rendoit compte.

Il n'y avoit que trois jours que le

Comte de Saint-Eugéne avoit reçu la lettre de Cromſtad, & il n'y avoit point encore fait de réponſe, lorſqu'il reçut celle de l'anonime: il y trouva le détail d'un malheur qu'il n'avoit que trop prévu, & ce fut avec une douleur d'autant plus ſincére qu'il l'apprit, qu'il s'accuſoit, avec juſtice, d'en avoir été la cauſe: il ne jugea pourtant pas à propos d'écrire encore à Cromſtad; il ne l'eût pu faire ſans ſe laiſſer aller à des reproches & à des reprimandes, & il ne pouvoit ſe perſuader qu'il les méritât. Le Comte de Saint-Eugéne étoit l'homme du monde le plus juſte & le plus incapable de dire ce qu'il ne penſoit pas. Par ce qu'on lui mandoit, il ne pouvoit preſque douter que Cromſtad ne ſe fût conduit en homme de cœur & d'honneur: il cacha exactement ces triſtes nouvelles à ſa famille; & comptant, comme il le faiſoit, ſur l'exacte équité & ſur la ſin-

cérité du Marquis d'Anglure, ce fut à lui-même qu'il résolut d'écrire la lettre qui suit :

Je viens, mon cher Marquis, de recevoir une étrange lettre; toute anonime qu'elle est, elle m'a causé la plus vive douleur; il n'y a que vous qui puissiez me rassurer sur votre état : ne differez pas, je vous prie, à m'en donner des nouvelles. Ce n'est pas tout, j'exige de votre amitié de ne me cacher aucune circonstance qui puisse y avoir part. Je n'écris point au Baron de Cromstad, quoique je lui doive une réponse assez interessante; mais si vous le voyez, faites-lui, de ma part, le traitement que vous jugerez qu'il mérite : d'un autre côté j'attendrai votre réponse pour me conformer à votre façon de penser dans celle que j'ai à lui faire. Vous savez ce que je vous suis.

LE COMTE DE SAINT-EUGENE.

Lorf-

Lorſque le Marquis d'Anglure reçut cette lettre, il n'étoit plus queſtion de ſa bleſſure; Condé s'étoit rendu, & l'on ſe diſpoſoit à marcher ſur Bouchain: il ne jugea pas à propos de faire avertir le Baron de Cromſtad de la lettre qu'il avoit reçue, de peur que celui-ci ne prétendît faire valoir la parole qu'ils s'étoient réciproquement donnée de ne jamais révéler le ſecret de leur avanture, & ne voulut le contraindre dans ſa réponſe au Comte; mais comme leur affaire lui étoit connue, il ne ſe crut point obligé à un prétendu ſecret qui n'en étoit plus un pour le Comte, & qui peſoit à ſa propre générosité. Il écrivit donc au Comte la lettre ſuivante:

On vous a allarmé mal-à-propos, Monſieur, ſur une légére indiſpoſition, qui ne m'a pas tenu enfermé trois jours chez moi. Tout ce que je puis vous apprendre des

causes & des détails d'un petit dérangement de ma santé qui vous a causé de si vives inquiétudes, c'est, qu'en vérité, je ne dois m'en prendre qu'à mon indiscrétion. Si Mr. le Baron de Cromstad y a été pour quelque chose, ce n'a été que par les plus généreuses attentions, & par les soins les plus obligeans. Tout de bon, Monsieur, je ne puis assez me louer de la bonté de son cœur & de la noblesse de son ame : c'est à des qualités si rares que je dois, peut être, la vie & l'honneur que j'ai aujourd'hui de vous assurer de mon respect.

On ne peut concevoir quelle fut la joie du Comte de Saint-Eugéne à la lecture de cette lettre : ce fut dans le transport même d'une satisfaction si touchante qu'il écrivit à Cromstad en ces termes :

J'ai été quelques jours, mon cher Cromstad, sans vous faire réponse, & vous n'en avez

avez pas dû être surpris. La nature des choses que vous m'aviez écrites, demandoit, sans doute, un peu de réflexion de ma part. Les aveux que vous me faites, m'allarmeroient dans tout autre que vous; mais votre probité & votre franchise me rassurent: vous sentez assez que toute espérance vous est interdite, & ce sentiment gravé, comme il doit l'être dans votre ame, me donne une entière sécurité sur votre conduite à venir. J'apprens, avec une grande satisfaction, que vous vous êtes bien comporté, & beaucoup distingué au siége de Condé: le Marquis d'Angluré lui-même me rend les plus honorables témoignages de votre courage & bonne conduite; c'est un ami, c'est même un protecteur dont vous ne pouvez trop ménager les bonnes graces: faites-lui de tendres complimens de ma part, ne me laissez ignorer aucuns de vos besoins, & comptez sur mon amitié.

LE COMTE DE SAINT-EUGENE.

Le Comte de Saint-Eugéne se félicitoit en secret d'avoir écrit cette lettre à son cher Cromstad. Charmé des sentimens d'estime que le Marquis d'Anglure avoit pris pour lui, il le trouvoit & se plaisoit à le trouver encore plus digne de la sienne, & il s'applaudissoit sur-tout de n'avoir jusqu'à ce moment, rien fait éclater dans sa famille, ni des injustes soupçons qu'on avoit voulu lui donner, ni de l'affaire qui s'étoit passée entre le Marquis & Cromstad: il espéra quelque tems qu'elle resteroit ignorée, & qu'il n'en seroit jamais question; mais il fut trompé dans cette espérance; les gens du Marquis d'Anglure n'avoient pu ignorer que leur maître avoit été blessé le jour même qu'il étoit arrivé à l'armée: ils avoient vu sortir Cromstad seul avec leur maître; c'étoit Cromstad qui l'avoit ramené chez lui, & quelques mots de l'un & de l'autre, tout obscurs qu'ils

qu'ils étoient, ne leur avoient que trop fait connoître la vérité de leur combat, & soupçonner que l'amour de Mademoiselle de Saint-Eugéne en avoit été la cause. On a déja vu que c'étoit par ses propres Domestiques que le Marquis avoit d'abord été informé des discours qui s'en tenoient dans la maison du Comte.

Une affaire importante pour le Marquis d'Anglure le mit bientôt dans la nécessité d'envoyer un de ses gens en poste à Paris. Celui-ci, outre ses autres commissions, fut chargé de lettres de son maître & de celles du Baron de Cromstad pour Mr. le Comte de Saint-Eugéne: il ne manqua pas d'aller aussi-tôt après son arrivée, à l'Hôtel du Comte, pour les lui remettre: les Domestiques du Comte ne manquerent pas aussi de l'entourrer pour savoir des nouvelles. Angélique ne fut pas une des moins avi-

des d'en apprendre ; ſa curioſité fut même autoriſée par les ordres ſecrets d'Adelaïde, qui n'ayant rien ouï dire ni du Marquis ni de Cromſtad depuis longtems, étoit pour le moins auſſi curieuſe qu'inquiéte du ſort de ce dernier. Ce triſte preſſentiment avec lequel il étoit parti, lui revenoit ſans-ceſſe à l'eſprit ; elle ne pouvoit chaſſer de ſon imagination l'importune crainte que ce preſſentiment ne fût, en effet, réaliſé par les fréquens dangers auxquels elle ſavoit que Cromſtad étoit, ſans-ceſſe expoſé. Angélique, en cette occaſion, ſuivit donc les ordres de ſa maîtreſſe & ſon propre panchant, en ſe procurant un entretien ſecret avec le Courier du Marquis. Celui-ci fut d'abord aſſez reſervé ; mais preſſé par les inſtances careſſantes d'Angélique, & ſachant d'ailleurs le gout que ſon maître avoit pour elle, il lui confia, ſous le ſecret, non-ſeulement ce qu'il ſavoit,

voit, mais encore tout ce qu'il avoit imaginé du combat de ſon Maître avec Cromſtad, quoiqu'il fût bien éloigné d'en connoître la véritable cauſe : il ne feignit point de l'attribuer à la jalouſie du Marquis contre un rival ſi peu fait pour être le ſien, & qui, ſans doute, avoit profité de quelqu'avantage pour ſe battre à coup ſûr, & pour bleſſer, comme il avoit fait, le Marquis. Il ajouta que ce qui l'étonnoit lui & ſes camarades, c'étoit que depuis cette belle affaire, le Marquis ſon Maître avoit encore la bonté de ſouffrir chez lui, & de recevoir même fort bien ce Mr. le Baron. Enfin, il finit par dire qu'il ne doutoit pas que ſon Maître, qui pouvoit être retenu par la préſence du Roi, ne la lui gardât bonne à ſon retour à Paris.

Angélique reçut cette nouvelle avec joie ſans trop ſavoir pourquoi ; mais elle en eut une plus raiſonnée en la rendant

à sa Maîtresse, parce qu'elle savoit qu'elle alloit l'affliger: elle ajouta à ce qu'elle venoit d'entendre, toutes les circonstances qu'elle imagina propres à deshonorer Cromstad; elle réalisa le soupçon du Domestique, & ne balança point d'assurer que le Baron pour se battre avec avantage, avoit employé tous les moyens que la lâcheté peut suggérer.

Adelaïde fut pénétrée de la plus vive douleur à ce récit; elle imposa silence à Angélique, & la renvoya: alors elle s'abandonna à toute sa tristesse. En vain cherchoit-elle à se calmer en se flattant de l'infidélité du rapport que pouvoit avoir fait le Domestique du Marquis; elle se voyoit toujours l'objet d'une affaire qu'elle ne pouvoit croire s'être passée sans éclat: la tristesse qu'elle avoit remarquée dans le Comte son pere pendant quelque tems, le silence qu'il avoit gardé dans sa famille sur le compte du Mar-

Marquis & ſur celui de Cromſtad, tout ſe réuniſſoit pour l'accabler de la douleur la plus amére. Quoiqu'elle eût aſſez de force pour en diſſimuler la cauſe à ſa famille, elle ne put en cacher les effets; ſa mélancolie décéla bientôt l'état de ſon ame à une mere & à un pere qui n'avoient des yeux que pour elle: ils en furent véritablement inquiets; & craignirent un dérangement conſidérable dans ſa ſanté, quoiqu'elle s'obſtinât à n'en point convenir.

Madame la Comteſſe de Saint-Eugéne dont l'inquiétude augmentoit tous les jours, interrogea ſecrétement Angélique, parce qu'elle s'apperçut que ſa fille la careſſoit moins que de coutume. Celle-ci toute charmée qu'elle fût de trouver cette occaſion d'être indiſcréte & maligne, ſe défendit d'abord avec toute l'hipocriſie dont ſon ame étoit capable, & ſe fit preſſer long-tems pour

avouer

avouer ce qu'elle savoit : enfin, paroissant vaincue par les caresses de la Comtesse, elle lui confia qu'à l'arrivée du Courier du Marquis d'Anglure, Mademoiselle de Saint-Eugéne l'avoit chargée d'entretenir ce Domestique en secret, pour être informée des nouvelles du Baron de Cromstad ; qu'à la vérité ayant appris qu'il s'étoit battu avec le Marquis d'Anglure dont il étoit jaloux, elle n'avoit pas cru devoir le cacher à sa Maîtresse ; mais que Mademoiselle de Saint-Eugéne s'en étant trouvé offensée, lui avoit ordonné de se taire, & l'avoit renvoyée de sa présence, ayant déja les larmes aux yeux ; qu'elle ne doutoit point que ce ne fût là la cause de la tristesse qu'elle avoit depuis quelques jours.

Cette confidence perça le cœur de la Comtesse de Saint-Eugéne : elle commanda à la jeune Angélique de ne parler à qui que ce fût de ce qu'elle venoit

de

de lui apprendre, & ſur-tout de cacher ſoigneuſement à ſa fille l'entretien qu'elle venoit d'avoir avec elle.

Après avoir penſé murement au parti qu'elle devoit prendre dans le malheur qu'elle ſoupçonnoit, elle crut devoir en informer le Comte ſon mari. Celui-ci, qui avoit tant de raiſons d'être tranquile ſur le ſecret d'une affaire qui n'avoit eu que d'heureuſes ſuites, & ſur les nouvelles qu'il avoit reçues, & du Marquis, & de Cromſtad, fut étonné de voir arriver la Comteſſe dans ſon cabinet, l'air défait & les yeux baignés de larmes.

„ Oh! ciel! Qu'avez-vous, Madame, lui dit-il, & quel malheur venez-vous m'annoncer?

„ Helas! Monſieur, c'en eſt un, dit-elle, dont je frémis: votre Baron de Cromſtad va faire le malheur de la vie de ma fille, & il fait déja le malheur de la mienne.

„ Ciel!

„ Ciel! dit le Comte, y penſez-vous ; „ Madame? Quoi! ma fille auroit pour „ Cromſtad des ſentimens que ſon âge „ doit à peine connoître, que ſon hon- „ neur, ſon devoir, l'orgueil même de „ ſa naiſſance doivent condamner! Ah! „ Madame, ne le craignez pas; l'ame „ d'Adelaïde m'eſt trop connue, vous „ vous trompez.

„ Quoi, Monſieur, répondit la Com- „ teſſe, le combat de Cromſtad contre „ le Marquis d'Anglure feroit-il encore „ un miſtére pour vous, & ſa témérité „ ſe feroit-elle portée à cet excès, ſi elle „ ne s'étoit ſentie autoriſée? Que dis- „ je? Peut-être encouragée par l'intelli- „ gence ſecréte qu'il a, ſans doute, avec „ Adelaîde, à notre inſçu?

„ Comment, Madame, dit le Comte, „ vous êtes inſtruite de ce malheureux „ combat! Eh quoi! ma fille en auroit „ auſſi connoiſſance!

„ Eh!

„ Eh! Monſieur, continua la Comteſſe, voilà la ſource de cette triſteſſe
„ opiniâtre où vous la voyez plongée
„ depuis quelques jours, & dont ſa cou-
„ pable diſſimulation nous cache la cauſe.

„ Juſte ciel! continua le Comte, ſur
„ quelle vertu pourrai-je donc comp-
„ ter déſormais, ſi ma fille me trompe,
„ & ſi Cromſtad m'abuſe? Mais, Ma-
„ dame, vous vous allarmez, peut-être,
„ trop légérement; permettez-moi de
„ douter d'un excès d'aveuglement que
„ je ne puis croire; ſachez que je ſuis
„ inſtruit du combat dont vous me
„ parlez, & je le ſuis par le Marquis
„ lui-même. Cromſtad, ſelon lui, n'a
„ eu que le procédé d'un homme d'hon-
„ neur, & je puis vous dire que j'ai d'ail-
„ leurs lieu d'être content de lui. Si j'en
„ crois les apparences les mieux fon-
„ dées, nous n'en avons rien à crain-
„ dre; raſſurez-vous ſur ſon compte,

„ ou du moins ne le condamnez pas
„ trop légérement. Quand à ce qui re-
„ garde ma fille, je veux l'entretenir en
„ particulier, & je vais l'en faire aver-
„ tir, ne paroiſſez point à ſes yeux être
„ informée de tout ceci; j'eſpére qu'au
„ ſortir de la converſation que je vais
„ avoir avec elle, nous irons enſemble
„ remettre le calme dans votre eſprit &
„ dans votre cœur.

La Comteſſe repaſſa dans ſon appartement, & Mademoiſelle de Saint-Eugéne ne tarda pas à ſe rendre dans celui du Comte. Toute triſte qu'elle étoit, elle ſe jetta au col de ſon pere en entrant chez lui, & le remercia, avec tendreſſe, de la faveur qu'il lui faiſoit. Le Comte s'attendrit lui-même, & la retint quelque tems dans ſes bras. " Ma chere
„ fille, lui dit-il, que ton amitié me tou-
„ che, que cet embraſſement m'eſt cher!
„ mais que l'état où je te vois depuis quel-
„ ques

„ ques jours, allarme ma tendreſſe! Au
„ nom de cette même amitié, ne m'en
„ cache point la cauſe; je croirois faire
„ injure à la candeur de ton ame de la
„ ſoupçonner, ou de la demander à d'au-
„ tres qu'à toi.

„ Ah! mon pere, répondit Adelaïde,
„ je n'ai jamais eu & je n'aurai jamais
„ rien de caché pour vous; & ſi je n'a-
„ vois craint de faire tort au malheu-
„ reux Baron de Cromſtad dans votre
„ cœur, je vous aurois déja informé de
„ l'excès de ſa témérité, & du coupable
„ emportement auquel il s'eſt porté con-
„ tre un homme qu'il ſait que votre
„ bonté me deſtine. C'eſt là, mon pe-
„ re, l'unique cauſe de ma triſteſſe: ma
„ réputation n'a-t-elle pas tout à crain-
„ dre de l'éclat d'une pareille affaire? &
„ le Marquis d'Anglure lui-même n'en
„ peut-il pas concevoir des ſoupçons à
„ mon deſavantage?

„ Ma fille, lui dit le Comte, votre
„ douleur eſt plus raiſonnable que je ne
„ penſois; mais elle n'eſt pas juſte: j'ai
„ une entiére connoiſſance de ce qui s'eſt
„ paſſé; Cromſtad peut avoir été témé-
„ raire: mais liſez cette lettre, conti-
„ nua-t-il, en lui donnant celle qu'il avoit
„ reçue du Marquis d'Anglure, vous ne
„ trouverez plus le Baron ſi coupable.

Adelaïde prit, en tremblant, la lettre des mains de ſon pere; elle rougit, plus d'une fois, en liſant l'éloge que le Marquis y faiſoit de la généroſité, de la grandeur d'ame du Baron; mais elle ne put retenir quelques larmes, lorſqu'elle y lut que le Marquis avouoit qu'il lui devoit la vie.

„ Eh bien! ma fille, dit le Comte, après qu'elle eut achevé la lecture.

„ Ah! mon pere, dit-elle, il eſt donc
„ vrai que Cromſtad eſt toujours digne
„ de vos bontés.

„ Atten-

„ Attendez, ma chere fille, continua
„ le Comte, vous en porterez un juge-
„ ment plus sûr, quand je vous aurai
„ donné une nouvelle marque de la vraie
„ confiance que je veux avoir en vous:
„ lisez maintenant cette lettre, conti-
nua-t-il, en lui donnant à lire celle qu'il
avoit reçue de Cromstad avant son com-
bat avec le Marquis.

L'ame d'Adelaïde fut agitée de mille
différentes impressions en lisant cette let-
tre; la pâleur & la rougeur se succéderent
plus d'une fois; elle s'interrompit invo-
lontairement en lisant ces mots, *le crime
de l'avoir déclaré.* " Il est vrai, dit-elle,
„ mon pere, qu'il ne m'en a jamais parlé.

Elle continua sa lecture avec la même
émotion, & s'attendrit: enfin, lors-
qu'elle lut ces derniers mots, *le sort qui
peut terminer ici ma malheureuse destinée,
je mourrai du moins, &c.*

„ Ah! Dieux, s'écria-t-elle, que ve-

„ nez-vous de m'apprendre, mon très-
„ cher pere? je l'aurois, ſans doute,
„ ignoré toute ma vie, & j'aurois été
„ heureuſe de l'ignorer.

„ Comment! ma fille, reprit vive-
„ ment le Comte, ſeriez-vous préve-
„ nue en faveur de Cromſtad d'un ſen-
„ timent?

„ Ah! mon pere, j'ignore la nature
„ du ſentiment que j'ai pour Cromſtad;
„ aidez-moi vous-même à le connoî-
„ tre: c'eſt vous que je dois interroger
„ ſur ce qui ſe paſſe par rapport à lui
„ dans mon ame; je vais vous ouvrir
„ mon cœur. Votre amitié pour le Ba-
„ ron, ſes vertus, ſa retenue, ſon reſ-
„ pect, ſon attachement pour vous, les
„ graces même de ſa perſonne me l'ont
„ fait chérir & préférer dans mon ami-
„ tié à tout ce que j'ai connu juſqu'ici.
„ Cette amitié, je l'ai toujours cru in-
„ nocente: tout autre ſentiment m'eût

„ al-

„ allarmée ; mais je dois vous l'avouer, „ je me ſuis livrée, ſans ſcrupule & ſans „ crainte, à la douceur de le voir : ſi „ c'eſt là ce qu'on appelle aimer, je l'ai- „ me donc ; & ſi c'eſt un crime, il ne „ m'en coutera, pour m'en punir, que „ de lui cacher, comme j'ai fait juſqu'ici, „ un ſentiment qu'il ignore, & qu'il igno- „ rera toujours.

„ Ah ! ma chere enfant, lui dit le „ Comte en verſant un torrent de lar- „ mes, que de vertus l'aveu même de ta „ foibleſſe vient-il de dévoiler au cœur de „ ton pere !

Le Comte s'arrêta, ne pouvant preſque articuler un mot : il prit ſa fille dans ſes bras, elle le ſerroit dans les ſiens, & leurs larmes ne ſe confondoient que pour augmenter les délices de l'épanchement commun de leur tendreſſe.

Le Comte ſe remit enfin, & s'écria : „ Ah ! c'en eſt trop, ma chere fille, je

„ ne puis plus résister à l'amour que tu
„ m'inspires; tu viens de m'avouer ta
„ foiblesse, je rougis de t'avoir caché si
„ long-tems les miennes : je vais te faire
„ trembler, je vais affliger ton cœur;
„ mais je le dois, je vais t'apprendre un
„ secret que Cromstad ignore lui-même,
„ & qu'il est, peut-être, important
„ qu'il ignore toujours : ta mere sur-
„ tout n'en doit jamais être instruite, &
„ je me fie trop à toi pour craindre, de
„ ta part, la plus légére indiscrétion.

Adelaïde attendoit, en tremblant, ce que son pere alloit lui révéler : il lui cachoit tout à la fois son visage & ses pleurs; toutes ses facultés paroissoient être suspendues; ils étoient tous deux immobiles, & si occupés du sentiment intérieur qui les agitoit, qu'ils avoient l'air d'en être entiérement privés.

„ Mon pere, mon cher pere, dit enfin la tendre Adelaïde.

„ Ma

„ Ma fille, dit le Comte, ma chere
„ fille, frémis.... Cromſtad eſt ton frere,
„ c'eſt mon fils.

„ Cromſtad..... votre fils..... mon
„ frere.... Ah! mon pere, il m'eſt donc
„ permis de l'aimer.

„ Tu le peux, tu le dois, répondit le
„ Comte; mais finiſſons cet entretien,
„ après t'avoir fait l'aveu des égaremens
„ de ma jeuneſſe, & t'avoir fait
„ connoître le fruit d'une paſſion déréglée:
„ je te l'avoue, ma chere fille, ſi
„ je t'eſtimois moins, je ſerois honteux
„ de paroître encore à tes yeux; mais
„ remettons-nous l'un l'autre: ta mere
„ a quelques ſoupçons de tes ſentimens
„ pour le malheureux Cromſtad; je lui
„ ai promis d'aller la raſſurer, & j'ai beſoin
„ de toi pour y paroître moi-même
„ avec aſſurance.

Après quelques momens qui furent tous donnés à la tendreſſe, le Comte &

ſa fille paſſerent à l'appartement de la Comteſſe, & Monſieur de Saint-Eugéne peignit le caractere & les ſentimens de ſa fille avec des couleurs ſi vives & ſi conſolantes pour une mere ; ſa fille elle-même lui expoſa une ſi belle ame, que la Comteſſe ſentit enfin qu'elle ne hazardoit rien à combler Adelaïde de ſes careſſes, & à lui rendre toute ſa confiance. Il eſt vrai que cette avanture commença à lui ouvrir les yeux ſur le dangereux caractere d'Angélique ; elle la ſoupçonna, à ſon tour, de ne lui avoir fait plus d'une fauſſe confidence, que par quelque intérêt particulier qu'elle chercha adroitement à éclaircir, ſans faire part à perſonne de ſes ſoupçons, & affectant même plus que jamais, d'avoir en elle la même confiance.

L'occaſion ne tarda pas à ſe préſenter. Quoiqu'Angélique ſe familiariſât volontiers avec les autres Domeſtiques, com-

me elle avoit ſouvent donné occaſion à des tracaſſeries entr'eux, ils la connoiſſoient aſſez pour ne la pas eſtimer beaucoup, & ils ne lui étoient attachés que par reſpect pour leurs Maîtres. Madame de Saint-Eugéne n'eut donc pas beſoin de beaucoup d'art pour engager celui de ſes gens en qui Angélique paroiſſoit ſe fier davantage, à l'informer de tout ce qui viendroit à ſa connoiſſance, & même à trahir ſa confiance, comme cela arriva deux jours après la converſation, dont nous venons de rendre compte. En effet, Angélique qui commençoit à peine à ſavoir écrire, s'aviſa de vouloir donner de ſes nouvelles au Marquis d'Anglure, & de lui mander en même tems tout ce qu'elle avoit dans l'ame. Comme elle avoit peu d'expérience, elle ſuſcrivit ſa lettre fort ſinguliérement, & l'avoit remiſe à ſon confident pour être portée à la poſte. Celui qui

en étoit chargé, fut charmé de trouver cette occaſion de faire ſa cour à la Comteſſe ſa Maîtreſſe : il la lui porta ſur le champ. Madame de Saint-Eugéne après avoir lu la ſuſcription qui étoit ainſi : *A Mr. d'Anglure dans l'Armée du Roi*, décacheta la lettre, & trouva le barbouillage qu'on va lire, avec une ortographe très-vicieuſe, dont on a cru devoir épargner l'embarras & le deſagrément au lecteur :

MONSIEUR,

Oh vraiment, Monſieur, j'ai appris de belles nouvelles de mon ami Champenois : il m'a dit que vous vous êtes battu avec ce beau Mr. Cromſtad ; c'eſt bien fait, vous auriez dû le roſſer comme un chien ; mais on dit que c'eſt lui qui vous a battu, je n'y comprens rien ; mais ſi vous aviez toujours la même bonne amitié pour moi que par ci-devant, je compte bien que vous lui revaudrez

drez cela au double. A propos, j'ai conté le tout de fil en aiguille à notre Demoiselle, elle m'a bel & bien fait taire; mais elle en a pleuré comme une folle, ce qui m'a fait plaisir. Voilà tout ce que vous aurez pour aujourd'hui, car je ne suis pas encore bien facile à l'écriture, & ça m'embrouille dans mes paroles. A demain le reste.... Je vous disois donc hier que j'avois tout dit à notre Demoiselle. Dame elle en a été toute triste; & comme sa mere m'a demandé pourquoi, je lui ai aussi tout conté, mais non pas de même. Je crois que tout cela va faire un beau charivari. Pour moi, je m'ennuie comme un pauvre chien dans cette maison-là depuis que vous n'y venez plus; car j'aime mieux être caressée de vous que de Madame, quoiqu'elle me cajole par fois. Si vous aviez besoin de moi pour vous servir, j'irais de bon cœur; mais il faudroit amener ça par ruse. Je suis toujours avec respect comme devant.

ANGELIQUE.

Cette lettre acheva de déciller les yeux de la Comtesse sur le caractere dangereux d'Angélique, se reservant d'y mettre bon ordre. De concert avec son mari, auquel elle communiqua cette singuliére épître, ils convinrent ensemble de la tenir secrette, & de n'en pas même faire part à Mademoiselle de Saint-Eugéne leur fille : ils prirent, au contraire, le parti de lui dire que les obligations qu'elle avoit aussi-bien qu'eux à sa nourrisse, exigeoient quelque chose de plus que ce qu'elle avoit fait jusqu'ici pour Angélique ; que ce n'étoit point assez que de lui avoir donné des talens ; qu'il étoit à propos qu'une éducation plus sérieuse que celle qu'elle prenoit avec des Domestiques, cultivât un peu mieux son esprit & son ame ; que dans l'idée qu'ils avoient de la bien établir, il convenoit de la mettre en état de faire honneur à leurs bienfaits ; enfin, qu'à son âge la com-

compagnie des valets pourroit, peut-être, nuire à ſes mœurs, & qu'ils étoient réſolus de la mettre dans un Couvent, pour lui faire perdre tout-à-fait l'air, les maniéres & le ton du Village, dont elle n'avoit point aſſez perdu pour le tems qu'elle avoit déja paſſé dans leur maiſon.

Adelaïde ſentit toute la juſtice de ce raiſonnement; mais elle n'en fut pas moins ſenſible à la ſéparation d'Angélique: elle demanda du moins quelque tems pour s'y réſoudre, promettant à ſon pere de ne la pas perdre de vue, & d'employer même ſes ſoins & ſes avis pour lui inſpirer plus de décence dans ſes maniéres & dans ſa façon de s'exprimer. Le Comte & la Comteſſe de Saint-Eugéne ne pouvoient rien refuſer à leur chere Adelaïde: ils conſentirent d'abord à ce qu'elle ſouhaitoit, bien déterminés cependant à ne pas attendre le retour du Marquis d'Anglure, pour ſuivre leur projet.

Si Angélique pour ſe corriger de ſes défauts, n'eût pas eu beſoin d'une éducation forcée & ſuivie; ſi les conſeils de la douceur, & les exemples ſeuls avoient pu prendre ſur elle aſſez d'autorité, on ne pouvoit aſſurément la mettre à une meilleure école; mais il lui manquoit ſurtout d'avoir aſſez de confiance en ſa Maîtreſſe, & ſon cœur démentoit intérieurement l'aveu qu'elle donnoit de bouche aux ſages remontrances que Mademoiſelle de Saint-Eugéne aſſaiſonnoit toujours de ſes careſſes. Angélique au lieu de prendre de l'émulation pour les perfections & les vertus d'Adelaïde, ſe contentoit d'être jalouſe de ſa beauté, & envieuſe de tout ce qui lui paroiſſoit en relever l'éclat; elle ne feignoit point de mettre ſa correction à prix, & demandoit hardiment le ſalaire des plus utiles complaiſances, qu'elle ſe contraignoit d'avoir pour les leçons & les avis de ſa

maî-

maîtresse. Mademoiselle de Saint-Eugéne avoit trop d'envie de réussir, pour savoir retenir les effets de sa générosité naturelle: elle ne croyoit pas pouvoir acheter trop cher l'heureux changement qu'elle se flattoit d'opérer dans l'âme grossiére & rustique de son éléve. Cette épreuve ne fut pas pourtant tout-à-fait infructueuse: Angélique commençoit à parler plus correctement; ses mœurs & ses maniéres s'étoient un peu adoucies, elle ne se plaisoit plus tant avec les valets; il est vrai que c'étoit encore moins noblesse de sentiment qu'orgueil inspiré par les distinctions que lui accordoit Adelaïde.

Il y avoit quelque tems que les choses étoient en cet état, lorsque le Comte de Saint-Eugéne reçut une lettre du Maréchal d'Humiéres, par laquelle ce Général, en lui apprenant la nouvelle de la levée du siége de Maestricht, lui faisoit

part en même tems de la belle action & de la blessure du Baron de Cromstad, dont nous avons parlé ci-dessus. Si les éloges que Mr. d'Humiéres donnoit à Cromstad, satisfirent le Comte, & augmenterent l'estime qu'il faisoit de son malheureux fils, il n'en fut pas moins douloureusement touché d'apprendre qu'il eut été blessé, & qu'on craignoit que les suites de sa blessure ne le rendissent estropié pour toute sa vie. Il écrivit sur le champ au Maréchal, pour lui rendre grace des soins qu'il avoit pris du Baron de Cromstad, & de l'occasion qu'il lui avoit fournie de se signaler; mais il le pria instamment de le faire partir pour Paris en littiére, avec un Chirurgien, si sa blessure le permettoit, ou du moins aussi-tôt qu'elle pourroit le permettre. Il écrivit la même chose à son cher Cromstad, & le pria, plutôt qu'il ne lui ordonna, de suivre aussi promp-

tement qu'il lui feroit poffible, les ordres qu'il recevoit de fon Général ; il lui fit tenir par la même voie tous les fecours d'argent qui pouvoient lui être néceffaires.

Le Maréchal, au reçu de la lettre du Comte de Saint-Eugéne, vint vifiter le Baron. Celui-ci n'avoit pas encore reçu celle que le Comte lui avoit écrite. Aux premiéres queftions du Maréchal d'Humiéres, Cromftad fe hâta de dire qu'il efpéroit être bien-tôt en état d'aller prendre fa revanche. Le Maréchal interrogea les Chirurgiens, qui l'afsurerent que fa plaie alloit bien ; que le bleffé pourroit, à la vérité, foutenir le tranfport ; mais que de long-tems il ne feroit en état de monter à cheval. " C'eft affez, dit le „ Maréchal, je ne lui en demande pas da- „ vantage. On apporta dans ce moment à Cromftad la lettre du Comte de Saint-Eugéne. Il la lut avec douleur ; il n'avoit pas voulu l'inftruire de fa bleffure, il fut

fâché de l'en ſavoir informé ; mais il le fut plus encore, quand il apprit du Maréchal que l'ordre auquel il lui étoit enjoint de ſe ſoumettre, étoit celui de quitter l'armée pour retourner à Paris.

Quoique le courage du Baron de Cromſtad pût oppoſer à cet ordre, il fut pourtant obligé de s'y conformer, & le Maréchal s'étant donné lui-même tous les ſoins néceſſaires pour la ſûreté & commodité du voyage, il le fit partir dans les premiers jours de Septembre, après en avoir donné avis à ſon ami le Comte de Saint-Eugéne.

Le Comte n'eut pas plutôt reçût cette nouvelle, qu'il ne jugea plus à propos de différer d'éloigner Angélique de ſa maiſon. La Comteſſe la conduiſit elle-même dans un Couvent d'Urſulines, ſans égard ni pour ſes larmes ni pour les regrets d'Adelaïde, qui commençoit, diſoit-elle, à gouter le fruit de ſes ſoins.

La Comteſſe eut en même-tems la bonté de faire dire à la Joclet pas ſon Curé, ce qu'elle faiſoit pour ſa fille, dans la vue de la rendre encore plus digne du bien qu'elle & le Comte ſon mari étoient réſolus de lui faire, en l'établiſſant convenablement.

On ne fit faire à Cromſtad que de très-petites journées dans la crainte d'irriter ſa plaie. Il fut près de douze jours en chemin avant d'arriver à Paris. S'il n'eut pas autant à ſe louer du doux accueil de la Comteſſe qu'il l'eût ſouhaité, il en fut bien dédommagé par celui qu'il reçut du Comte, & beaucoup plus qu'il ne l'eſpéroit par le tendre intérêt que l'aimable Adelaïde ne feignit point de prendre à ſon retour & à ſa ſituation.

On le mit ſur le champ entre les mains des plus grands Chirurgiens de la Cour & de la Ville, & bientôt on eut eſpérance, que s'il boittoit pendant quelques

mois, il ne boitteroit pas toujours. Disons, pour n'avoir point à le redire, qu'on lui tint exactement parole.

Pendant le tems de ses pansemens; qui furent assez longs, il étoit visité par le Comte de Saint-Eugéne, par la Comtesse, qui y conduisoit rarement sa fille, & celle-ci alors y étoit plus contrainte: au contraire, l'orsqu'elle obtenoit d'accompagner son pere chez Cromstad, elle avoit avec lui un air plus libre, & des façons plus caressantes; mais plus elle lui marquoit alors de tendresse, plus Cromstad lui paroissoit triste & embarrassé. Enfin, un jour qu'elle sortoit avec son pere de la chambre de Cromstad, elle ne fut pas maîtresse des mouvemens de son cœur pour celui qu'elle reconnoissoit pour son frere, & dit au Comte en l'embrassant:

„ Ah! mon cher pere, j'ai une grace à
„ vous demander, ne me la refusez pas.

„ Parle,

„ Parle, ma chere fille, lui dit le „ Comte, & ſois ſûre de l'obtenir.

„ S'il eſt ainſi, continua Adelaïde, „ permettez-moi, mon très cher pere, „ ou de ne plus vous accompagner chez „ ce pauvre Cromſtad, ou de vous de„ mander en grace de le délivrer du „ ſupplice que lui cauſe mon amitié, en „ lui apprenant qu'il eſt mon frere.

„ Y penſez-vous, Adelaïde, reprit vi„ vement le Comte? Songez-vous bien „ à ce que vous me demandez?

„ Oui, mon cher pere, interrompit „ à ſon tour Adelaïde, oui, Cromſtad „ mérite toute votre confiance, il ſera „ auſſi diſcret que moi, il n'en abuſera „ point; enfin, vous le dirai-je, il oſera „ en votre préſence, me donner des „ marques de la ſienne; vous jouirez „ vous-même d'un ſpectacle ſi tendre: „ pourquoi en priver votre amour pour „ nous? En un mot, ſa triſteſſe ne nous

„ allarmera plus, la tranquillité de ſon
„ ame avancera, ſans doute, ſa guéri-
„ ſon, & la contrainte dans laquelle il
„ eſt obligé de vivre, lui cauſera, peut-
„ être la mort.

„ Qu'exigez-vous de moi, ma chere
„ Adelaïde, & quels motifs vous em-
„ ployez pour me ſéduire, &, peut-
„ être, pour vous tromper vous-mê-
„ me? Ah! continua le Comte, le cœur
„ des hommes ne vous eſt pas connu;
„ Cromſtad eſt vertueux ſans doute;
„ mais il vous aime & vous adore; c'eſt
„ ſans eſpérance, il eſt vrai, mais c'eſt
„ auſſi ſans crime. Voulez-vous qu'il
„ ſoit éclairé ſur le ſien?

„ Non, mon pere, reprit Adelaïde,
„ le cœur de mon frere eſt auſſi pur que
„ le mien. Vous avouez qu'il m'aime
„ ſans eſpérance; mais ce ſentiment mê-
„ me, dont il n'attend point de retour,
„ ne le regarde-t-il pas comme un cri-
„ me

„ me qu'il est forcé de commettre con-
„ tre votre amitié, contre vos bienfaits,
„ & contre sa propre reconnoissance?
„ C'est là, mon pere, ce qui fait son
„ tourment: rendez son amitié pour
„ moi légitime; il cessera d'être coupa-
„ ble à ses propres yeux; il ne perdra
„ rien en perdant une espérance qu'il
„ n'a jamais conçue, & vous garantirez
„ tout à la fois ses vertus & sa vie du
„ danger auquel elles sont exposées.

„ Embrassez-moi, ma fille, dit le Com-
„ te en versant sur elle de tendres lar-
„ mes. Juste Ciel! que de vertus! que
„ de raison! Viens, suis-moi; rentrons
„ chez ton frere, nous le trouverons
„ encore seul.

„ Ah! mon cher pere, mon cher pe-
„ re, dit Adelaïde en le suivant, que
„ je vous aime!

C'est ainsi qu'il rentrerent chez Cromstad, qui, en effet, étoit resté seul

 depuis

depuis que le Comte & ſa fille étoient ſortis de chez lui. Il fut frappé d'étonnement de les voir rentrer ſi ſubitement dans ſa chambre ; & les yeux du Comte encore humides, l'allarmerent au point qu'il penſa s'évanouir à ſon approche, & ne fit qu'un cri d'étonnement & de frayeur.

„ Cromſtad, mon cher Cromſtad, „ lui dit le Comte, que mes larmes ne „ t'effraient point ; elles partent d'un „ ſentiment bien tendre. Ma chere Ade„ laïde, continua-t'il en s'adreſſant à el„ le, allez, ma chere fille, allez embraſ„ ſer votre frere.

„ Elle, ma ſœur ! . . . Ah ! mon fre„ re . . . . Ah ! Monſieur, dois-je dire „ mon pere ? . . . . Ah ! mon fils, mon „ cher fils ". Ces mots ſe confondirent enſemble entre le pere & ſes enfans ; leur ſaiſiſſement fut égal & ſi fort, qu'ils ne

ne purent long-tems s'exprimer que par leurs careſſes & par leurs larmes.

Le Comte fut le premier qui reprit ſes ſens. " Mon fils, dit-il, il faut vous
„ avouer mon crime, mais en même
„ tems mon innocence à votre égard.
Il lui raconta alors ſon voyage en Angleterre ſous le nom du Baron de Cromſtad, ſon amour pour Miſſ Naugton; il adoucit autant qu'il fut en lui, l'idée deſavantageuſe de la foibleſſe qu'avoit eu pour lui cette jeune perſonne; il lui jura même qu'en la quittant ſans pouvoir lui révéler ſon ſecret, il avoit ignoré l'état auquel il la laiſſoit; que la néceſſité ſeule de ce même ſecret l'avoit pu détourner de lui donner de ſes nouvelles; & que, par conſéquent, n'ayant jamais reçu des ſiennes, il n'avoit eu connoiſſance des ſuites de ſa paſſion pour Miſſ Naugton, que lorſque ſon Banquier le lui avoit préſenté à C.... en le lui nommant, &

en lui faisant en même-têms sa propre histoire, & celle des foiblesses d'une personne qui lui avoit été chere, si digne d'ailleurs d'un meilleur sort, de tout le respect & de toute la tendresse de son fils.

„ Ah! Monsieur, s'écria Cromstad, „ je ne rougirai jamais d'une foiblesse „ qui m'a donné un pere si vertueux & „ si tendre, & qui me procure l'hon- „ neur de pouvoir appeller Mademoi- „ selle de Saint-Eugéne, ma sœur. He- „ las! aurois-je jamais pu former quel- „ que désir dont la pureté de mes sen- „ timens eût été plus flattée? Non, „ Monsieur, non, mon pere, ce n'est „ point un espoir téméraire que vous „ venez d'enlever à mon cœur, c'est „ plutôt un pôids énorme & insoutena- „ ble dont il étoit accablé, & sous le- „ quel il auroit succombé sans doute. „ Ah! Mademoiselle, me le permettez- „ vous? Et puis-je dire, ma sœur, dit-il

„ en

„ en s'adreſſant à la tendre Adelaïde, „ mon reſpect ne vous eût jamais offen- „ ſée, ne le ſerez-vous point da ma ten- „ dreſſe?

„ Non, mon frere, non, mon cher „ frere, lui répondit Adelaïde en l'em- braſſant avec un torrent de délicieuſes larmes.

Ce feroit abuſer de la ſenſibilité des lecteurs, que de leur faire ſuivre plus long-tems l'attendriſſement de ces trois perſonnes, & il eſt bon d'en reſerver une partie pour les événemens que nous avons encore à leur raconter.

Après avoir enfin épuiſé tout ce que l'amour paternel & la tendreſſe filiale & fraternelle peuvent jamais produire de plus touchant, le Comte de Saint-Eu- géne prit enfin ſur lui de ſe remettre, & parla ainſi:

„ Mes chers enfans, enfin votre mu- „ tuelle amitié, vos déſirs, & plus en- „ core

„ core vos vertus m'ont arraché un se-
„ cret, que j'aurois en vain cherché l'oc-
„ casion de vous révéler dans un mo-
„ ment plus intereſſant. Je ne dois plus
„ gémir de mes égaremens, & je ſens
„ que je ne puis jamais me repentir de
„ vous les avoir découverts en répan-
„ dant ce dangereux ſecret dans des
„ cœurs tels que les vôtres: mon exem-
„ ple, loin de les ſéduire, ne ſera regardé
„ de vous que comme une ſalutaire le-
„ çon contre les ſuites, ſi communément
„ funeſtes, d'une paſſion qu'un de ces
„ coups bien rares de la fortune fait au-
„ jourd'hui tourner à ma gloire & à no-
„ tre commune ſatisfaction. Mais en-
„ fin, mes chers enfans, & vous ſur-
„ tout, ma chere Adelaïde, il me reſte à
„ faire cet humiliant aveu à votre mere:
„ je ne dois pas lui faire plus long-tems
„ miſtére d'un ſecret que je vous ai ré-
„ vélé. Sa tendreſſe pour moi, mon reſ-
„ pect,

„ pect, & l'amour que je lui porte, en „ feroient également offenfés. La ten- „ dreffe de mon cher fils pour vous n'a „ que trop allarmé fa délicateffe; il eft „ tems de lui faire refpecter à elle-mê- „ me la fource d'une amitié réciproque, „ à laquelle vous vous étiez trompés „ vous-mêmes, & fur les effets de la- „ quelle vous auriez déformais trop de „ peine à vous contraindre. Embraf- „ fez encore votre pere, mes chers en- „ fans, aimez-vous toujours, & que ce „ que vous venez d'apprendre, ne nuife „ jamais aux fentimens que vous me de- „ vez l'un & l'autre.

De nouvelles proteftations d'amour & de refpect terminerent un entretien fi tendre. Adelaïde paffa dans fon appartement, & le Comte entra dans celui de fa femme. " Qu'avez-vous fait d'Ade- „ laïde, Monfieur, lui dit la Comteffe affez férieufement? " Il y a déja quel- „ que

„ que tems que j'ai envoyé l'avertir de „ venir près de moi, & l'on m'a rapporté qu'elle étoit enfermée avec vous „ chez le Baron de Cromſtad: je n'ai „ point voulu vous troubler, & il faut, „ ſans doute, que vous ayez eu de bonnes raiſons pour leur procurer une ſi „ longue entrevue.

„ Aſſurément, Madame, dit le Com„ te, renvoyez ces femmes, & je vais „ vous les apprendre.

Auſſi-tôt les femmes de la Comteſſe ſe retirerent; & dès que Mr. de Saint-Eugéne ſe vit ſeul avec ſa femme, il ſe jetta à ſes genoux, il ſaiſit une de ſes mains qu'il arroſa bientôt de ſes larmes. „ Graces, dit-il, graces, ma chere fem„ me, vous voyez à vos pieds un crimi„ nel couvert de honte.

„ Ciel! quel malheur allez-vous donc „ m'apprendre, s'écria-t-elle?

„ Ecoutez, dit-il, & ne craignez rien

„ de

» de funeste. " Alors s'étant relevé, il raconta à la Comtesse toutes les circonstances de son voyage d'Angleterre, & la nécessité où il avoit été d'y changer de nom; il ne s'épargna point lui-même sur la séduction de Miss Naugton; il ne dissimula rien des erreurs de sa jeunesse en cette occasion; enfin, il avoua à sa femme que Cromstad étoit son fils; que c'étoit la connoissance qu'il en avoit eu à C... lors de son ambassade, qui l'avoit déterminé à se l'attacher; que ce secret, qu'il avoit jusqu'alors caché à tout le monde, venoit de lui être arraché par ses enfans; qu'il n'avoit pu d'abord le refuser aux instances de sa fille, & qu'enfin la vertu d'Adelaïde, & celle de Cromstad n'étoient devenues que plus courageuses & plus solides, depuis que la connoissance de leur sort les mettoient en droit de s'aimer réciproquement.

Le Comte avoit entremêlé sa narra-

tion de traits si touchans, & d'une si vive peinture des sentimens de tendresse dont il avoit été pénétré, que la Comtesse le fut elle-même. " Ah! dit-elle à „ son mari en l'embrassant, ah! mon „ cher Comte, c'en est trop, allons, me- „ nez-moi sur le champ chez le Baron „ de Cromstad, je ne puis différer d'un „ moment d'aller l'embrasser moi-même, „ & le reconnoître pour mon fils.

On sent assez, sans que nous le disions, tout ce que le Comte sentit lui-même de redoublement de respect, de tendresse & de reconnoissance pour sa femme. Il tomba de nouveau à ses genoux dans l'admiration d'un si généreux transport; ils passerent ensemble à l'appartement de Cromstad. La Comtesse fit en un instant, succéder à la honte qu'il eut d'abord de paroître devant elle, la sachant instruite du malheur de sa naissance; elle fit, dis-je, succéder à cette

mau-

mauvaise honte, une joie bien pure que les doux noms de fils, de cher fils ne pouvoient manquer de répandre dans un cœur tel que celui de Cromstad, en le pénétrant en même tems de la plus profonde reconnoissance. Ce moment fut encore une de ces scénes attendrissantes auxquelles les Acteurs eux-mêmes ne peuvent refuser leurs larmes; & elle n'auroit pas fini sitôt, si le Comte & la Comtesse n'avoient craint que des secousses de sentiment si vives & si réitérées ne vinssent enfin à interesser la santé de Cromstad.

La Comtesse sortit, attendrie jusqu'aux larmes. Cromstad dit encore en tremblant au Comte qui la suivoit: “ Je „ ne connois plus, Monsieur, qu'un seul „ malheur pour moi dans le monde: je „ suis en état d'écrire, ne pourrai-je pas „ obtenir de vous la permission de faire

„ part à ma mere de tout le bonheur que
„ le Ciel vient de m'accorder ?

„ Vous le pouvez, mon fils, lui ré-
„ pondit le Comte ; mais il convient que
„ je la prévienne moi-même de celui
„ dont j'ai tant de grace à lui rendre :
„ rapportez-vous-en à ma tendresse, &
„ ne songez plus qu'à vous tranquiliser.

Le Comte sortit ; Cromstad ne passa pas cette nuit fort tranquilement, sa plaie même se sentit un peu le lendemain de l'agitation de son sang ; mais il s'y étoit en même-tems répandu un baume qui ne tarda pas à réparer ce petit désordre, & sa plaie s'étant entiérement refermée au bout de quelques semaires, sa guérison dut être autant attribuée à la paix de son ame, qu'à la bonté & à la force de son temperament.

Le Comte de Saint-Eugéne écrivit à Miss Naugton, comme il l'avoit promis à son fils ; celui-ci ne tarda pas lui-même

à

à lui écrire: mais avant de parler de l'effet de ces lettres, il faut rendre compte de tout ce qui se passa dans la maison de Mr. de Saint-Eugéne jusqu'à l'arrivée des réponses de Miss Naugton.

Les Domestiques sont faits pour juger de tout ce qui se passe chez leurs Maîtres selon leurs propres idées, & plus encore pour être indiscrets. Dès qu'ils s'apperçurent que la Comtesse voyoit plus souvent Cromstand, qu'elle lui témoignoit plus d'amitié, & que souvent Mademoiselle de Saint-Eugéne avoit la liberté de s'entretenir & de rester seule avec lui, ils se mirent en tête qu'elle étoit destinée à l'épouser, & les gens du Marquis d'Anglure qui revint peu de tems après à Paris, en furent bientôt informés: ce fut une des premiéres choses qu'il apprit à son arrivée; & ce Valet de chambre qu'il avoit envoyé donner avis au Comte de son re-

tour, lui apprit cette nouvelle avant qu'il eût encore été visiter Mr. & Madame de Saint-Eugéne. Il se croyoit donc bien instruit, lorsqu'il vit la premiére fois le Comte & la Comtesse; il leur parla fort peu de leur fille, & ne demanda même point à la voir. Mais il voulut embrasser le Baron de Cromstad, & comme il marchoit encore très-difficilement, le Marquis alla le chercher dans son appartement; le hazard fit qu'il y trouva Mademoiselle de Saint-Eugéne avec une de ses femmes. Mr. d'Anglure avoit suivi de si près celui qui l'avoit annoncé, qu'Adelaïde n'eut pas le tems de se retirer; elle fut surprise, & ne put s'empêcher de rougir.

„ Je ne sais, dit-elle au Marquis, si je „ ne devrois pas être honteuse de me „ trouver ici; mais, Monsieur, l'état de „ Mr. le Baron de Cromstad qui est en- „ core obligé de garder sa chambre, doit „ jus-

„ justifier une démarche que mes parens
„ autorisent, & que je n'ai fait que pour
„ lui sauver quelques momens d'ennui.

„ Je ne sais point, Mademoiselle, dit
„ le Marquis, me scandaliser mal-à-pro-
„ pos d'une démarche très-innocente;
„ mon vainqueur doit avoir des droits
„ sur vos bontés, & je n'ai garde de les
„ lui disputer.

„ Je vais, lui répondit assez fiérement
„ Adelaïde en sortant, je vais laisser Mr.
„ le Baron recevoir en liberté la preuve
„ que vous lui donnez aujourd'hui des
„ vôtres... & elle sortit sans attendre
la réponse du Marquis. Dès qu'il se vit
seul avec Cromstad:

„ Qu'est-ce ceci, dit-il, mon cher Ba-
„ ron, la belle Adelaïde sort un peu fâ-
„ chée contre moi, ce me semble? le se-
„ roit-elle en effet de voir que je suis
„ instruit de votre bonne fortune, car
„ on m'a assuré que vous l'épousiez?

„ Juſte Ciel ! s'écria Cromſtad ; que
„ j'épouſois, moi, Mademoiſelle de Saint-
„ Eugéne ! ... Ah ! Monſieur le Mar-
„ quis, eh, bon Dieu ! qui donc a pu
„ vous débiter un pareil conte ? Ah !
„ quand il ſeroit vrai que je fuſſe aſſez
„ téméraire pour oſer élever mes yeux
„ juſqu'à Mademoiſelle de Saint-Eugé-
„ ne, le Comte & la Comteſſe n'au-
„ roient pas beſoin de s'oppoſer à la fo-
„ lie de mes prétentions ; le cœur de
„ Mademoiſelle leur fille eſt trop noble
„ & trop haut pour s'abaiſſer juſqu'à
„ moi : vous ne me connoiſſez pas, Mr.
„ le Marquis, & vous me rendez bien
„ peu de juſtice.

„ Ma foi, dit le Marquis, c'eſt le bruit
„ du monde, & à vous dire vrai, mon
„ cher Baron, j'aurois pris mon mal
„ en patience : il en ſera ce qui pourra,
„ je n'ai beſoin ſur cet article d'aucune
„ explication.

„ Mr.

„ Mr. le Marquis, lui dit le Baron, „ vous connoiſſez ma franchiſe, & le „ cas que je fais de l'honneur ; ſi je puis „ quelque choſe ici, vous épouſerez Ma- „ demoiſelle de Saint-Eugéne, & vous „ poſſéderez en elle un tréſor de graces, „ d'eſprit & de vertus.

„ C'eſt ce qu'il faudra voir, répondit „ le Marquis ; mais briſons ſur cet arti- „ cle, & parlons de votre ſanté. La converſation continua encore quelque tems, & ils ſe quitterent. Le Marquis n'étoit pas trop perſuadé ; auſſi avoit-il trouvé le ſecret, en demandant des nouvelles d'Angélique, de découvrir le Couvent dans lequel elle étoit. Il étoit ſi convaincu qu'elle étoit bien informée des bruits qui lui étoient revenus, & croyoit ſi fermement qu'elle n'avoit été miſe au Couvent qu'à cette occaſion, qu'il ſe flatta qu'elle le feroit pénétrer plus avant dans un miſtére que les diſcours de Cromſtad

ne lui rendoient que plus obſcur. Il ſe fit donc conduire ſur le champ au Monaſtére des Urſulines, où il devoit trouver, & où il vit, en effet, Angélique. Elle commença à lui faire d'aigres reproches ſur ce qu'il n'avoit point répondu à ſa lettre; mais dans ces reproches même le Marquis fut étonné du changement qui s'étoit fait dans ſon langage, dans ſa contenance, dans ſes façons; je dirois preſque dans ſa figure. Après l'avoir trouvée de ſon gout dans ſon état encore ruſtique & inculte, il ne réſiſta point au plaiſir de la voir ſur les voies qui conduiſent aux graces.

Il l'aſſura que ſa lettre ne lui étoit point parvenue; puis s'empreſſant de lui demander des nouvelles des bruits qui couroient ſur le compte d'Adelaïde, Angélique ne balança point à confirmer ſes ſoupçons; & ce qui acheva de le perſuader qu'on le trompoit, ce fut d'appren-

prendre qu'Adelaïde, quelques efforts qu'elle eût semblé faire pour retenir Angélique auprès d'elle, avoit, par jalousie, obligé la Comtesse à l'enfermer dans un Couvent, avant le retour du Baron de Cromstad... Le Marquis paya cette prétendue confidence par de tendres remercimens & par des douceurs qu'Angélique commençoit à recevoir avec plus de retenue. Sa modestie, à laquelle le Marquis n'étoit pas trop accoutumé, le piqua encore, & il sortit du Couvent, sinon bien épris, du moins occupé d'Angélique. Il l'avoit d'abord regardée comme une conquête facile, & pour laquelle il ne se seroit, peut-être pas donné beaucoup de soins; il commença à penser qu'elle méritoit qu'un galant homme cherchât à lui plaire. Comme elle avoit une belle voix, il eut des idées de la placer en lieu, & de la mettre en état de

faire briller ses talens & de s'en aquerir ainsi le patronnage.

Une autre destinée attendoit Angélique, & par un bonheur qu'on n'avoit pas encore trop lieu d'espérer, elle en devenoit de jour en jour, plus digne. Nous avons vu ci-devant que la Comtesse, après avoir pris le parti de mettre Angélique dans le Couvent, avoit écrit au Curé de la Paroisse qu'habitoit la bonne Madame Joclet, nourrisse de sa fille, pour le prier de l'instruire de ce qu'elle faisoit & prétendoit faire pour sa fille; la Comtesse en avoit reçu de très-humbles actions de graces dans la réponse que lui avoit faite le Curé: nous avons vu aussi que le Comte de Saint-Eugéne avoit écrit à Miss Naugton; il lui avoit appris qu'il avoit enfin reconnu Cromstad pour son fils, & celui-ci avoit de même écrit à sa mere, & s'étoit infiniment loué des bontés & des générosités du

du Comte ſon pere ; ils en avoient reçu des réponſes telles qu'ils les pouvoient déſirer ; & Miſſ Naugton après avoir remercié tendrement le Comte du ſort qu'il préparoit à ſon fils, l'aſſuroit qu'étant reſtée unique héritiére de ſon pere, elle alloit travailler à mettre ſon cher fils en état de faire honneur aux bontés dont le Comte ſon pere l'honoroit. Telle étoit la ſituation des choſes après plus de ſix mois depuis le retour du Marquis d'Anglure : il voyoit toujours le Comte & la Comteſſe de Saint-Eugéne, il s'étoit raccommodé avec Adelaïde, & continuoit à lui dire politiquement des choſes agréables ; mais les viſites n'étoient plus ſi fréquentes, & il ne les rendoit que parce qu'au fond il ne pouvoit abandonner tout-à-fait le projet de rétablir les affaires de ſa maiſon pas ſon alliance avec le Comte de Saint-Eugéne. Enfin, le tems arriva où le Comte & la Comteſſe

com-

commencerent à penser sérieusement à marier leur fille. La Comtesse avoit, de son côté, communiqué à son mari le projet qu'elle avoit fait d'unir Cromstad avec Angélique, en compensant l'obscurité de la naissance de cette fille par des bienfaits qui pussent faire une heureuse destinée au jeune Cromstad ; elle l'en avoit informé lui-même, & Cromstad n'y avoit consenti que parce que sa chere sœur Adelaïde l'avoit exigé de lui. Il est vrai qu'on n'en avoit point encore fait part à Angélique, & qu'on s'étoit déterminé à ne l'informer de ce projet, que lorsqu'on la tireroit du Couvent pour l'accomplir.

La résolution du Comte de Saint-Eugéne de terminer enfin le mariage de sa fille avec le Marquis d'Anglure, rencontra plus de difficultés. Quoiqu'Adelaïde marquât toute la déférence qu'elle devoit aux volontés de son pere, ce fut

avec une douleur amére, mais secrette, qu'elle apprit qu'elle étoit à la veille de se voir unie à un homme pour lequel elle ne sentoit aucun de ces sentimens, qui, sans amour, peuvent quelquefois conduire deux époux à une union assez douce, & ressemblante à celle de l'amitié. Le Marquis avoit, sans doute, des qualités dignes de son estime; mais elle détestoit cette vanité secrette, & un fonds de jalousie de sang froid, que tout l'art du Marquis d'Anglure n'avoit pu parvenir à lui cacher. Ce n'étoit que dans le sein de son cher frere qu'elle osoit répandre ses allarmes. Cromstad qui estimoit véritablement le Marquis, & qui trouvoit sa jalousie très-excusable, employa tous ses efforts pour ramener l'esprit & le cœur de sa chere Adelaïde; la tendre amitié qu'elle avoit pour lui, lui donnoit encore des armes contre elle.

„ Enfin, lui dit-il un jour, ma chere

„ sœur,

„ sœur, vous avez exigé de moi un sa-
„ crifice qui ne doit me pas couter moins
„ que celui qu'on exige de vous ; n'ayez
„ aucun égard à votre amitié pour moi ;
„ mais pensez que vous allez attrister
„ l'ame d'un pere bien tendre, & acca-
„ bler de la plus vive douleur une mere
„ qui vous aime. Ah ! ma chere sœur,
„ le Marquis vous aimera, vous adore-
„ ra ; pourroit-il avoir d'autres senti-
„ mens pour vous ? Non, il ne pensera
„ qu'à vous rendre heureuse, & vous lui
„ accorderez enfin une tendresse qu'il
„ s'étudiera à mériter, & qu'il achetera
„ tous les jours de sa vie, par ses com-
„ plaisances & par des soins qu'on ne
„ peut manquer d'avoir pour vous.

„ Ah ! mon frere, répondit Adelaïde,
„ que le Marquis n'a-t-il votre ame &
„ votre cœur ! Assurément, ce n'est
„ point de l'amour que j'ai pour vous ;
„ mais avec quelle satisfaction je m'uni-
„ rois

„ vois à Mr. d'Anglure, si j'avois pour
„ lui les sentimens que vous m'inspirez!
„ Mais enfin, vous m'avez fait un sacri-
„ fice, & je consens de vous en faire un
„ à mour tour; vous pouvez vous en faire
„ honneur auprès de notre cher & ten-
„ dre pere: allez le rassurer sur les crain-
„ tes qu'a pu lui causer ma tristesse; je
„ suis prête à me conformer en tout à
„ ses ordres, & je ne vais plus penser
„ qu'aux moyens de rendre heureux l'é-
„ poux qu'il me destine.

Cromstad n'eut pas plutôt porté ces heureuses nouvelles au Comte & à la Comtesse de Saint-Eugéne, qu'on travailla, sans perdre de tems, à conclurre une affaire que les familles du Comte de Saint-Eugéne & du Marquis d'Anglure avoient également à cœur: on signa les articles, on fit part du mariage, on s'assembla pour la signature du contrat, les habits furent achetés, les présens faits.

 Angéli-

Angélique fut tirée du Couvent : on auroit eu peine à la reconnoître, tant elle étoit changée en bien, du moins à l'extérieur. Quelque idée qu'elle se fût faite sur le compte du Marquis, elle n'en apprit pas avec moins de joie, qu'elle étoit destinée au Baron de Cromstad : ses premiers sentimens avoient été pour lui ; ils reprirent une partie de leur force ; & enfin le Comte de Saint-Eugéne, qui avoit eu soin de se munir du consentement de Miss Naugton, & de tous ses pouvoirs pour disposer de leur fils, voulut que ces deux mariages se fissent le même jour. On avoit donc envoyé aux Curés des Paroisses l'ordre de publier les Bans de mariage entre le Marquis d'Anglure & Mademoiselle Adelaïde de Saint-Eugéne, & entre le Baron de Cromstad & la fille de Marie-Anne Joclet, lorsqu'on apprit que cette pauvre femme, sur le consentement de laquelle on ne pouvoit être

en

en doute, avoit été à l'extrêmité, & que malgré la foiblesse où elle étoit encore, elle arriveroit au premier jour à Paris. Son Curé, qui avoit donné cette nouvelle, lorsqu'il fut averti de publier dans sa Paroisse les Bans d'Angélique, marquoit simplement qu'il ne s'étoit point aquitté de cette commission pour les raisons qu'il exposeroit au Comte, en conduisant lui-même la Dame Joclet à son Hôtel.

Tout le monde fut étonné de l'opposition qu'il paroissoit que cette femme apportoit au mariage de sa fille : on pensa qu'étant restée fort infirme, elle vouloit rappeller Angélique auprès d'elle par le besoin qu'elle pouvoit avoir de son secours. Angélique en fut extrêmement allarmée ; & comme le Comte de Saint-Eugène n'avoit point ce mariage trop à cœur pour son fils, auquel même il comptoit bien trouver un parti plus

ſortable, il fut d'abord d'avis que ce petit obſtacle ne devoit point apporter de retardement à l'union de ſa fille avec le Marquis d'Anglure; mais Adelaïde vivement ſollicitée par Angélique, qui craignoit, avec raiſon, que le mariage d'Adelaïde étant fait une fois, on eût peu d'empreſſement à faire le ſien; Adelaïde, dis-je, obtint de ſon pere, qu'on différât la cérémonie de ſon mariage juſqu'à l'arrivée de ſa nourriſſe, qui ne devoit pas tarder à ſe rendre à Paris.

Elle arriva, en effet, le troiſieme jour au matin avec ſon Curé. Dès qu'Adelaïde ſut ſon arrivée, elle fut la premiere à voler à ſa rencontre; elle la reçut dans ſes bras, & l'embraſſa avec la tendreſſe qu'elle avoit toujours eue pour elle. La bonne Joclet fut en un inſtant, inondée de ſes propres larmes, & demanda, avec inſtance, à être conduite à l'appartement de Mr. le Comte de Saint-Eugéne. Elle

y fut introduite avec le Curé par Adelaïde elle-même; elle s'étoit fait un plaisir d'empêcher Angélique de paroître d'abord en présence de sa mere, voulant voir, disoit-elle, si elle la reconnoitroit, lorsqu'elle lui seroit présentée, & elle n'avoit pas eu beaucoup de peine à la retenir. Le Curé en entrant chez le Comte avec la Dame Joclet, pria Adelaïde de les laisser seuls avec Mr. le Comte de Saint-Eugéne.

Dès qu'Adelaïde se fut retirée, le Comte adressa le premier la parole à la nourrisse de sa fille, qui sembloit abimée de douleur, & incapable de proférer une seule parole.

„ Ma bonne Dame, lui dit-il, je suis
„ charmé que Mr. votre Pasteur ait eu
„ la bonté de venir ici avec vous; re-
„ mettez-vous, & cessez de vous affli-
„ ger: j'avois, à la vérité, résolu de ma-
„ rier avantageusement votre fille; je

„ voulois même lui faire aſſez de bien pour
„ qu'elle fût en état de vous faire paſſer
„ une vieilleſſe douce & tranquille, &
„ j'avois toujours compté ſur votre con-
„ ſentement; mais ſi vous avez quelqu'au-
„ tre idée, je ne chercherai point à vous
„ contraindre, & quoique vous réſolviez,
„ quand vous ſerez mieux informée, je
„ ne changerai rien aux diſpoſitions que
„ j'avois faites en faveur d'Angélique;
„ elle mérite aujourd'hui plus que jamais,
„ les bien-faits que je ſuis réſolu de ré-
„ pandre ſur elle. Parlez maintenant,
„ & dites-moi, avec franchiſe, tout ce
„ que vous penſez.

La pauvre Joclet étoit plus morte que vive; elle ne s'exprimoit & ne pouvoit s'exprimer que par des ſanglots; mais le Curé prit la parole pour elle, & fit au Comte le diſcours ſuivant:

„ Monſeigneur, cette pauvre femme
„ n'eſt pas en état de vous rendre compte
„ du

„ du ſujet qui l'améne ; elle n'en auroit
„ pas même la force, quand elle joui-
„ roit de toute ſa ſanté. Il y a près
„ de deux mois, Monſeigneur, qu'elle
„ eſt tombée dangereuſement malade :
„ je lui propoſai dès lors de mettre or-
„ dre à ſa conſcience ; elle a différé long-
„ tems à me ſatisſaire ſur cet article : je
„ la voyois agitée d'une peine intérieu-
„ re, dont je cherchois en vain à lui ar-
„ racher le ſecret ; elle me diſoit ſouvent
„ qu'il n'y avoit plus de miſéricorde,
„ plus de Paradis pour elle. Ce diſcours
„ effrayant dans une femme de ſa ſor-
„ te, m'allarma ſans m'éclairer : je ſuis
„ enfin venu à bout depuis quelques
„ jours, de lui perſuader que quoi qu'el-
„ le eût à ſe reprocher, un ſincére re-
„ pentir, un vrai déſir de pénitence,
„ une volonté ferme de réparer le mal
„ qu'elle pouvoit avoir fait, pouvoient,
„ avec l'aveu de ſes fautes, lui rendre

„ tous ses droits à l'héritage des enfans
„ de Dieu. L'espérance qu'elle en a con-
„ çue, l'a enfin déterminée à me faire un
„ aveu qui vous interesse, & qu'elle m'a
„ permis de vous révéler.

„ Helas! Monsieur, dit le Comte, de
„ quoi peut-il être question? Je lui par-
„ donne tout, & ferois fâché que sa
„ conscience fût troublée pour quelque
„ tort qu'elle eût pu me faire.

„ Il est grand, Monseigneur, reprit
„ le Curé, & voici mot pour mot, ce
„ que cette malheureuse femme m'a dé-
„ claré. J'ai, me dit-elle, été choisie
„ pour nourrir Mademoiselle de Saint-
„ Eugéne; j'avois une fille âgée seule-
„ ment de deux mois, lorsque je me
„ chargeai de cette nourriture: au lieu
„ de mettre ma fille en nourrisse, com-
„ me je l'avois promis, j'ai continué de
„ l'allaiter avec l'enfant que j'avois reçu;
„ mais au bout de deux mois ou envi-
„ ron,

„ ron, Adelaïde tomba malheureuſement
„ de mes genoux dans le feu.

En cet endroit le Comte fit un cri de déſeſpoir, & ſe cachant le viſage de ſes mais: " Grand Dieu, s'écria-t-il, que
„ vais-je apprendre! ... Le Curé continua ſans s'interrompre.

„ Il y avoit à peine quinze ou vingt
„ jours que cet accident lui étoit arrivé,
„ lorſque Madame la Marquiſe de Vil-
„ lemare vint pour voir votre enfant.
„ Comme elle avoit prévenu la nourriſſe
„ du jour de ſon arrivée, celle-ci n'oſa ja-
„ mais lui faire voir Mademoiſelle vo-
„ tre fille: elle lui préſenta la ſienne;
„ ce qui lui fut d'autant plus facile, que
„ logeant hors du Bourg, & ayant cou-
„ tume de vêtir ſa propre fille d'une par-
„ tie de ce qui ne devoit ſervir qu'à la
„ vôtre, elle nous en impoſa de même
„ à tous, & ne ceſſoit de ſe plaindre du
„ malheur qui étoit arrivé à ſon propre

 „ en-

„ enfant, qui, ſans cela, comme elle le
„ diſoit ſouvent, auroit été une belle
„ fille. Vous jugez bien, Monſeigneur,
„ qu'il ne m'étoit pas permis d'abſoudre
„ cette femme ſans exiger d'elle la ré-
„ paration de ſon crime, & la liberté
„ de vous le révéler. Comme elle n'é-
„ toit plus alors dans le preſſant danger
„ où elle avoit été de perdre la vie,
„ j'ai exigé d'elle, avant toutes choſes,
„ qu'elle vint avec moi auſſi tôt qu'elle
„ ſeroit en état d'être tranſportée, vous
„ faire cette confeſſion à vous-même, par-
„ ce que cette femme ne ſachant point
„ écrire, & ne voulant point divulger
„ ſon crime, je ne pouvois vous en pro-
„ duire d'autres témoins qu'elle-même.
„ Voilà, Monſeigneur, cette malheureu-
„ ſe anéantie à vos pieds; vous pourriez
„ faire ordonner ſon ſupplice: permet-
„ tez-moi, au nom de Dieu, d'implorer
„ pour elle votre miſéricorde & celle du
„ Seigneur.
Le

Le Curé s'étoit tu, que le Comte ne pouvoit encore sortir de son accablement ni proférer un mot; des soupirs fréquens, des larmes améres, des sanglots étoient l'unique langage qui pût échapper à son cœur déchiré. La malheureuse Joclet eût fait autant de pitié à quiconque l'eût vue sans avoir connoissance de son forfait.

Le Curé attendri lui-même, avoit déja repété plusieurs fois: "Monseigneur....
„ eh! par pitié, Monseigneur.... quand le Comte découvrant enfin son visage enflammé de colére, & défiguré par sa douleur: "Ah! Monsieur, s'écria-t-il,
„ vous venez de me plonger un poignard
„ dans le cœur. Vous faites en un mo-
„ ment le malheur de toute ma vie; ne
„ me parlez plus; je suis outré, je suis
„ désespéré.

Puis sonnant ses gens, il fit appeller celui dans lequel il avoit plus de confiance. "Menez, lui dit-il, Monsieur &

„ cette

„ cette femme dans les chambres qu'on
„ leur a préparées ; que leurs portes soient
„ fermées à tout le monde, & prenez
„ soin vous-même qu'ils ne manquent
„ de rien ; mais sur-tout répondez-moi
„ que personne ne les puisse voir d'au-
„ jourd'hui. Pardonnez-moi, Monsieur,
„ dit-il en s'adressant au Curé, une pré-
„ caution nécessaire ; demain vous serez
„ content de moi. Adieu, laissez-moi.

Ils furent l'un & l'autre conduits par le Valet de chambre du Comte dans les chambres qui avoient été préparées pour les recevoir, & qui heureusement pour les projets du Comte, étoient placées dans un pavillon séparé du corps de son Hôtel.

A peine Mr. de Saint-Eugéne fut-il seul, qu'il se livra à toute l'horreur de sa situation. Il frémit en voyant d'un coup d'œil, l'abbaissement d'une fille chérie, qu'il s'étoit accoutumé depuis long-tems à regarder avec tant de complaisance com-

comme la ſienne; l'erreur dans laquelle il avoit été prêt de plonger le Marquis d'Anglure; la néceſſité de reconnoître pour ſa fille une perſonne dont l'éducation répondoit ſi peu à la grandeur de ſa naiſſance; enfin, le mariage inceſtueux qu'il avoit été ſur le point de conclurre en ſon fils & ſa propre fille. Au milieu de tant d'idées accablantes, il demeuroit dans un état de ſtupidité & d'indéciſion: il ne voyoit, il n'imaginoit aucune voie praticable pour ſortir des embarras & des piéges que ſon ignorance avoit préparés à ſon cœur & tendus à ſa vertu.

„ Pourquoi ne ſuis-je pas mort, diſoit-il, avant qu'on m'eût arraché mon
„ erreur? Mais, juſte Ciel! que dis-je?
„ Dans quelle foule d'erreurs plus funeſtes encore, la mienne eût-elle entraîné
„ ma famille entiére? O douleur! ô pere
„ le plus infortuné qui fut jamais! Helas! ma chere Adelaïde; que dis-je?

„ Helas!

„ Helas malheureuſe Angélique, helas !
„ mon cher Cromſtad, ce n'eſt que dans
„ vos cœurs que je puis eſpérer de trou-
„ ver encore de la pitié, de la tendreſſe,
„ & c'eſt la ſeule conſolation qui puiſſe
„ me reſter au monde: pourriez-vous
„ la refuſer à mes malheurs? Et vous,
„ ô chere moitié de mon ame! qu'allez-
„ vous devenir à l'affreuſe confidence
„ que je ſuis contraint de vous faire?
„ Vous m'avez pardonné mes égaremens;
„ me pardonnerez vous de vous en faire
„ partager la peine? Me pardonnerez-
„ vous mes malheurs? Oui, c'eſt à vous
„ que je dois avoir recours. Reprens cou-
„ rage, pere infortuné, c'eſt en parta-
„ geant tes douleurs avec une tendre
„ épouſe, que tu peux eſpérer de trou-
„ ver quelque ſoulagement.

Le Comte frappé de cette derniére idée, fit ſur le champ prier la Comteſſe ſa femme de paſſer à ſon appartement: il

étoit

étoit trop pénétré de ſa ſituation pour avoir l'art de la diſſimuler un inſtant, en cherchant à préparer le cœur de la Comteſſe au coup affreux qu'il alloit lui porter. " Madame, dit-il, en la voyant „ paroître, nous n'avons plus de fille; „ vous me voyez dans le dernier dé„ ſeſpoir.

„ Que dites-vous, Monſieur, reprit „ la Comteſſe? Je viens de quitter Ade„ laide; elle eſt actuellement chez moi „ avec le Marquis d'Anglure.

„ Ah! Madame, continua le Comte, „ nous n'avons plus de fille, vous dis„ je, puiſque cette même Adelaïde ceſſe „ de l'être.

La Comteſſe voulut encore l'interrompre, & elle ſembloit craindre que ſon mari n'eût l'eſprit égaré; mais il l'arrêta lui-même en lui diſant: " Ecoutez„ moi, Madame: non, cette tendre „ Adelaïde, qui vous eſt ſi chere, cette

„ mal-

„ malheureuse fille si digne de votre
„ amour, n'est plus pour nous ce que la
„ nature devoit avoir accordé à notre
„ tendresse, c'est la fille de la Joclet. He-
„ las! le nom que nous lui donnions avec
„ tant de complaisance, notre amour,
„ notre fortune, toutes les espérances
„ que cette pauvre enfant doit avoir
„ conçues, tout appartient à cette Angé-
„ lique que je ne trouve point dans mon
„ cœur. L'aveu que la Joclet vient de
„ me faire de son crime, m'ôte celle que
„ ce cœur aveugle avoit choisi, & me fait
„ en même-tems reconnoître celle que
„ mon propre crime alloit adopter en
„ l'unissant avec mon fils. Vous commen-
„ cez Madame, à sentir, à partager tou-
„ te l'horreur de ma situation.

En effet, la Comtesse de Saint-Eugéne étoit restée immobile & confondue; ses yeux ouverts ne se fixoient à aucun objet; elle paroissoit même si privée de tout senti-

ſentiment, qu'elle n'avoit pas le pouvoir de céder à celui de ſa douleur. Le Comte continua à l'inſtruire de leur commun malheur, en lui apprenant tous les détails de la converſation qu'il avoit eue avec la Joclet, ou plutôt avec ſon Curé. Peu-à-peu les yeux de la Comteſſe ſe mouillerent de larmes, & bientôt elle en répandit avec abondance.

„ Ah! mon cher Comte, s'écria-t-el-
„ le enfin; quelle nouvelle pour cette
„ pauvre enfant! non, je n'aurai jamais
„ la force de la lui apprendre.

„ Gardez vous en bien, Madame, re-
„ prit le Comte, je ſais tout ce qu'il
„ vous en couteroit, laiſſez-moi ce ſoin.
„ Helas! vous le dirai-je, s'il eſt quelque
„ conſolation à ma douleur, c'eſt en la
„ répandant dans ſon ſein que j'eſpére
„ trouver ce triſte ſoulagement à mes
„ peines. Ah! ma chere Comteſſe, que
„ cette nature dont on a tant vanté le

„ pouvoir, que ce ſang auquel on attri-
„ bue tant de force, ſont d'aveugles gui-
„ des de nos affections! Helas! la juſ-
„ tice même ne peut entrer dans mon
„ cœur qu'en le déchirant: ceſſons pour-
„ tant de nous plaindre; la fille que le
„ Ciel nous rend, n'eſt point tout-à-fait
„ indigne de notre amour; les droits
„ qu'elle y a, ſont trop ſacrés pour pou-
„ voir les oublier: vos ſoins, vos exem-
„ ples, le changement même de ſon
„ état, ſon amour propre enfin, tout
„ va concourir déſormais à effacer de
„ ſon ame ce qui lui reſte encore des im-
„ preſſions de la malheureuſe éducation
„ qu'elle a reçue.

Le Comte alloit continuer, lorſqu'on vint l'avertir qu'on n'attendoit que ſes ordres pour ſervir le dîné; il dit qu'on le pouvoit: puis ayant engagé la Comteſſe à faire ſes efforts pour ſe remettre, il la pria ſur-tout de ne faire connoître à per-
ſonne

ſonne ce qui avoit donné lieu à leur triſteſſe & à leur commune agitation : il lui promit qu'avant la fin du jour, tout ſeroit arrangé à leur mutuelle ſatisfaction. Enfin, plus maître de ſes mouvemens que la Comteſſe, il parut avec elle en préſence du Marquis d'Anglure & de ſa famille. Il obligea même Angélique, c'eſt-à-dire, la véritable Adelaïde, à prendre pour la premiere fois, place à ſa table, en lui diſant que ſa mere étoit trop fatiguée pour qu'elle pût aller lui tenir compagnie, & que l'himen qui ſe préparoit pour elle, devoit lui donner droit de s'aſſeoir dès ce moment, avec ſa famille & ſes amis. Celle-ci, que nous nommerons encore Angélique, fut extrêmement ſatisfaite de cette diſtinction, & la Comteſſe de Saint-Eugéne fut la ſeule à laquelle une migraine ſuppoſée ſervit d'excuſe, pour ne pas être auſſi gaie & auſſi contente que le paroiſſoit tout le

 reſte

reste de la compagnie, si on en excepte les inquiétudes de la fausse Adelaïde sur l'indisposition de la Comtesse.

Au sortir de table, le Comte de Saint-Eugéne prit en particulier celle qui se croyoit encore sa fille, & lui dit: " Ma „ chere Adelaïde, suis-moi dans mon „ cabinet, j'ai à t'entretenir de choses „ importantes, & qui nous interessent „ tous deux également.

Elle obéit en tremblant à l'ordre du Comte; & dès qu'elle fut enfermée avec lui, il la prit dans ses bras, & il lui dit: „ Ma fille, ma chere fille, oui, vous le se„ rez toujours, malgré les tristes nouvelles „ que je suis obligé de vous apprendre.

„ Ah! mon cher pere, lui dit-elle, „ votre tendresse me console de tout; „ sans doute Mr. d'Anglure a changé „ pour moi de sentiment: non, mon „ pere, ne craignez point de me le dire; „ loin de m'affliger, ce seroit me combler

„ de

„ de joie que de m'assurer que je ne se-
„ rai jamais séparée d'un pere si tendre.

„ Ma fille.... Ah! ma fille, dit le
„ Comte qui ne fut plus maître de ses
„ larmes, tu me perces le cœur.... Il ne put en dire davantage. Il soupiroit.... il levoit les yeux au Ciel; la pauvre Angélique Joclet qui s'ignoroit encore elle même, s'empressoit à caresser le Comte toute effrayée qu'elle étoit.

„ Mon pere, lui disoit-elle, mon cher
„ pere, que pouvez-vous m'apprendre qui
„ m'attriste plus que l'état où je vous vois?

„ Ah! ma fille, ce sont des noms si
„ chers, lui répondit-il, ce sont ces
„ noms de fille, de pere qui font mon
„ tourment. Helas! je ne suis plus ton
„ pere, je ne fus jamais digne de l'être.
„ Helas! mon cher pere, que dites-
„ vous? Vous n'êtes point mon pere...
„ Ne suis-je donc plus digne de votre
„ amour? Qu'ai-je fait? Où suis-je? Ah!

 „ je

„ je me meurs! Elle s'évanouit presque à ces mots; le Comte plus allarmé, plus tendre que jamais, la retint dans ses bras.

„ Ma fille, disoit-il, ma fille, écoute-„ moi, reprens tes sens, ma chere fille.

„ Votre fille, dit-elle, votre fille! eh „ pourquoi m'accabler encore avec un „ nom si cher! Ah! vous n'ètes plus „ mon pere, laissez moi mourir.

„ Justes Dieux! continua le Comte, „ & tu ne connois pas encore tous nos „ communs malheurs. Que dois-je donc „ attendre des funestes lumieres que je vais „ te donner sur ta malheureuse naissance?

„ Achevez, Monsieur; que ce nom „ coute à ma tendresse, dit-elle en re-„ prenant ses sens & son sang froid, „ achevez de m'apprendre mon sort. „ Que pouvez-vous désormais me dire „ qui puisse me faire trembler, puisque „ vous n'ètes point mon pere? Mais,

„ conti-

„ continua-t-elle en répandant de nou-
„ velles larmes, ne me défendez pas sur-
„ tout de vous aimer.

„ Ce seroit me priver de la vie, lui
„ dit le Comte; mais écoute-moi enfin:
„ la trop heureuse Joclet est ta mere,
„ ton nom est Angélique, celle qui le
„ porte est celle que le Ciel m'a donnée,
„ que la justice m'engage, que dis-je,
„ qu'elle me force à reconnoître. Mais
„ enfin, ma chere enfant, Cromstad
„ n'est plus ton frere, il est mon fils, il
„ t'aime, ah! tu seras la fille de mon
„ choix, & celle de mon cœur. Tu pleu-
„ res, ma fille, poursuivit le Comte.

„ Helas! Monsieur, lui répondit-elle,
„ quel langage conviendroit mieux à la
„ tristesse de mon ame! que de fautes
„ mon erreur m'a fait connoître! com-
„ bien de fois, grands Dieux! ai-je man-
„ qué de respect à celle à qui j'en dois
„ tant, à votre heureuse fille! Quelle

 „ vani-

„ vanité mal entendue m'avoit fait pré-
„ férer Mr. votre fils à tous les hommes
„ du monde! Ah! Monſieur, je ne ſuis
„ plus digne de lui; c'eſt pour une re-
„ traite obſcure & éternelle que je dois
„ déſormais implorer votre charité. Je
„ ſerai trop heureuſe, ſi mon cœur y
„ porte l'aſſurance que vous n'oublierez
„ point une malheureuſe trompée par
„ la nature, ſéduite par vos bontés, &
„ que la ſeule ignorance de ſon état a pu
„ rendre coupable.

„ C'en eſt trop, ma fille, lui dit le
„ Comte abimé de douleur, mon cœur
„ ne peut plus tenir contre de ſi rudes
„ épreuves: prens toi-même pitié de
„ moi, ne me prive plus du nom de ton
„ pere, c'eſt le ſeul bien que je me con-
„ noiſſe déſormais; il m'eſt plus cher
„ que ma vie, garde-toi de me le refu-
„ ſer. Reprens, au reſte, le courage qui
„ ſied à une ame auſſi belle que la tien-
„ ne;

„ ne ; ranime la mienne par ton exem-
„ ple ; tu ſens combien il me reſte en ce
„ jour de différentes attaques à ſoute-
„ nir, combien d'intérêts à accorder,
„ & combien d'arrangemens à prendre ;
„ ſois aſſez généreuſe pour m'aider toi-
„ même dans une ſituation ſi délicate ;
„ mais ſonge, & je te le demande en
„ grace, à n'avoir plus aucune idée qui
„ puiſſe nuire aux vues que j'ai pour toi.
„ Embraſſe-moi, ma fille, embraſſe un
„ pere qui ſe fera toujours honneur d'en
„ porter le nom, & un devoir d'en con-
„ ſerver l'amour & les entrailles.

Ils en étoient encore à ſe donner réciproquement par leurs careſſes, les preuves les plus tendres de leurs ſentimens, lorſque le Marquis d'Anglure, qui ne concevoit rien au miſtére qu'on lui faiſoit, & dont l'inquiétude étoit encore augmentée par la triſteſſe involontaire de la Comteſſe, & l'embarras de Cromſtad

& d'Angélique; lors, dis-je, que le Marquis d'Anglure fit demander à voir le Comte. Celui-ci ne feignit plus de le laiſſer entrer, ni de lui faire voir l'état dans lequel l'épanchement de ſa tendreſſe venoit de le mettre.

„ Que vois-je, dit alors le Marquis „ d'Anglure? Pardonnez-moi, Monſieur, „ j'ai, peut-être, commis une indiſcré- „ tion, & l'état d'accablement où je vous „ trouve, la triſteſſe de Mademoiſelle vo- „ tre fille, m'annoncent, ſans doute, quel- „ que choſe de funeſte pour ma paſſion.

„ Marquis, lui répondit le Comte, ſi „ c'eſt, en effet, un malheur pour vous, „ & je le penſe; ſi la perte d'Adelaïde „ vous touche, il eſt trop vrai que celle „ que vous voyez, toute digne qu'elle „ ſeroit de votre choix, n'eſt plus en „ droit d'y prétendre: helas! cette chere „ & malheureuſe enfant, je puis vous „ le dire en ſa préſence, elle n'en rougira

„ point,

„ point, eſt fille de la Joclet. Cette fem-
„ me criminelle me l'a ſuppoſée, & pour
„ éviter un léger reproche de ſa négli-
„ gence, elle a gardé pour elle ma fille
„ & m'a donné la ſienne. En un mot,
„ vous voyez ici Angélique, & celle que
„ vous venez de quitter, eſt Adelaide.
„ Le ſort de cette chere enfant eſt tout dé-
„ cidé, elle ne peut être à vous; celui de
„ la véritable Adelaïde eſt en vos mains,
„ & rien ne doit ici ni arrêter ni con-
„ traindre les ſentimens de votre cœur
„ pour l'alliance projettée entre nous.

Le Marquis n'étoit pas le ſeul maître de ſes volontés; auſſi reſta-t-il quelque tems rêveur & indéterminé; mais enfin il rompit le ſilence, & après avoir, au moins par complaiſance, marqué quelque douleur de la perte de celle qu'il avoit toujours regardée comme Adelaïde, il aſſura le Comte qu'il tenoit ſon alliance à tel honneur, que pour peu que ſon

pere

pere n'y mit point d'obſtacle, il n'y auroit rien de changé aux arrangemens qu'ils avoient pris, & que la fauſſe Angélique étant ſa fille, ne lui ſeroit pas moins chere, pour n'avoir pas en partage les graces & l'éducation de celle qui lui avoit d'abord été deſtinée.

Le Comte embraſſa tendrement le Marquis d'Anglure, Angélique même; (car nous nommerons déſormais ainſi la véritable fille de la Joclet) Angélique, dis-je, applaudit à la réſolution du Marquis; elle la juſtifia par l'éloge de la vraie Adelaïde, dont elle peignit l'ame & le caractére d'après les leçons qu'elle-même lui avoit données, & dont en effet elle avoit déja beaucoup profité. Enfin, le Marquis ſortit, aſſurant le Comte de Saint-Eugéne, qu'il ne ſe paſſeroit pas vingt-quatre heures, ſans qu'il lui apportât la réponſe de ſon pere, qu'il ſe

flattoit

flattoit de trouver favorable au désir sincére qu'il avoit de s'allier à sa Maison.

Il ne restoit plus au Comte que d'instruire sa propre fille & son fils Cromstad, d'un événement qui apportoit un changement si avantageux dans l'état de l'une & dans les engagemens de l'autre. Il ne voulut pas différer un instant; il fit prier la Comtesse de les lui amener, & dit à Angélique qu'elle étoit la maîtresse d'éviter cette premiere entrevue.

„ Moi! mon pere, dit-elle, ah! Mon-
„ sieur, vous me l'avez ordonné: moi
„ me retirer! ah! permettez que je sois
„ la premiere à rendre à Mademoiselle
„ de Saint-Eugéne tout ce que je lui
„ dois; je ne pourrai jamais commen-
„ cer trop tôt, ni vivre assez long-tems
„ pour réparer les torts immenses que je
„ lui ai faits, en lui volant tant d'années
„ de votre précieuse tendresse.

„ Eh bien, ma chere fille, dit encore
„ le

„ le Comte, sois donc l'interprête de
„ ton tendre pere; que ce soit par toi
„ qu'Adelaide apprenne son sort: dépo-
„ sitaire de toute ma tendresse, qui
„ pourroit mieux que toi l'exprimer à
„ une fille à qui je vais en devoir tant?
„ puisses tu lui en inspirer pour moi une
„ égale à celle que tu me portes!

La Comtesse se rendit en ce moment chez le Comte avec sa fille, qui n'étoit rien moins que prévenue de la scéne qui se préparoit, & avec Cromstad, qui de son côté ignoroit tout, & qui étoit depuis le matin rongé de la plus cruelle inquiétude. La Comtesse fut à peine entrée avec Cromstad qui lui donnoit la main, & sa fille après elle, qu'Angélique, à laquelle on ne doit plus se tromper, courut d'un air aussi gai que modeste, se précipiter aux pieds de Mademoiselle de Saint-Eugéne.

„ Il est juste, Mademoiselle, lui dit-
„ elle en embrassant ses genoux, que ce
„ soit

„ ſoit moi qui rende les premiers hom-
„ mages à Mademoiſelle de Saint-Eugé-
„ ne. Si une trop longue erreur m'a ren-
„ du coupable, ce n'eſt pas ſeulement à
„ vos pieds que j'en veux expier le crime
„ involontaire; toute ma vie ne peut ſuf-
„ fire à réparer le tort que je vous ai fait.

Cette action vive & généreuſe tira des larmes de la Comteſſe & de ſon mari, Cromſtad en demeura conſterné, Mademoiſelle de Saint-Eugéne interdite.

„ Eſt-ce pour ſe moquer de moi, dit-
„ elle, Mademoiſelle, qu'on m'a con-
„ duite ici? Levez-vous donc, s'il vous
„ plaît; pouvez-vous pouſſer ſi loin la
„ raillerie en préſence de Monſieur & de
„ Madame?

„ Non, Mademoiſelle, dit Angélique
„ en ſe relevant, il n'eſt point queſtion
„ ici de raillerie, c'eſt en préſence de
„ Mr. votre pere & de Madame votre
„ mere que je vous apprens le ſecret de

„ votre

„ votre naiſſance que vous avez ignoré
„ trop long-tems. Ma mere doit paroî-
„ tre bien coupable à vos yeux; mon
„ ignorance ſeule m'a fait partager ſon
„ crime; mais je vous demande grace
„ pour elle & pour moi: vous êtes Ma-
„ demoiſelle de Saint-Eugéne, je ne ſuis
„ qu'une chétive payſanne: trop heu-
„ reuſe ſi mes jours étoient déſormais
„ conſacrés à vous ſervir!

La nouvelle Adelaïde étoit ſi ſurpriſe & ſi décontenancée, le Comte & la Comteſſe ſi attendris & ſi attentifs, que Cromſtad eut le tems de laiſſer échapper un tranſport de joie qu'il lui fut impoſſible de tenir.

„ Quoi! s'écria-t-il, vous n'êtes point
„ ma ſœur! Tout gardoit encore un profond ſilence; Mademoiſelle de Saint-Eugéne hors d'elle-même, commençoit à s'attendrir: aux premieres larmes qui coulerent de ſes yeux, le Comte & la Com-

Comtesse la prirent ensemble dans leurs bras, comme s'ils eussent concerté leurs mouvemens.

„ Ah! ma fille, lui dirent-ils, c'est à „ ces sentimens qu'il ne nous est plus „ permis de vous méconnoître.

Une révolution si subite ne pouvoit manquer d'agiter l'ame de la fausse Angélique. Elle versa, sans doute, des larmes de tendresse; mais elle en versa de joie. S'il lui étoit resté quelqu'incertitude sur son sort, l'affectation qu'on avoit eue à la soustraire aux yeux de celle qu'elle croyoit sa mere, la complaisance sécréte d'un changement si glorieux pour elle, eût achevé de la persuader.

„ Mais, mon Dieu, dites moi donc, „ Mademoiselle, dit-elle en s'échappant des bras de la Comtesse, & prenant encore, par habitude, les mains d'Angélique pour les baiser, tout ce que j'entens „, est-il bien vrai? En vérité, je crois que

„ je rêve ; c'eſt donc vous qui êtes An-
„ gélique ? ajouta-t-elle en lui retirant une
de ſes mains que celle-ci baiſoit à ſon tour.

„ Oui, ma fille, lui dit ſérieuſement
„ le Comte ; mais ne ceſſez jamais d'avoir
„ pour elle la tendreſſe que vous devrez
„ à votre ſœur. Bientôt en épouſant
„ Cromſtad, elle ſera ma fille comme
„ vous.

„ Comment, Monſieur, ce n'eſt donc
„ plus moi qu'il épouſe, dit-elle à ſon
pere !

„ Ma fille eſt promiſe au Marquis d'An-
„ glure, dit le Comte, c'eſt déſormais à
„ vous à tenir mes engagemens, s'il vous
„ fait l'honneur de tenir le ſiens.

„ En ce cas, dit Mademoiſelle de Saint-
„ Eugéne, j'y conſens ; &, ſans vanité,
„ je puis croire qu'il n'en ſera pas fâché.

Cromſtad n'oſoit marquer la joie dont
il étoit pénétré ; mais ſes yeux le décé-
loient

foient affez à fa chere Angélique, & aux yeux de fon pere.

Le Comte de Saint-Eugéne étoit auffi content qu'il lui étoit permis de l'être, après les affauts que fon cœur avoit eu à foutenir. Il ne lui reftoit plus qu'à pardonner à la nourriffe de fa fille, & à inftruire toute fa maifon du changement qui venoit de fe faire dans fa famille.

Il fit, pour cet effet, dès le foir même, affembler tout fon monde dans un falon, & ordonna qu'on y fît defcendre le Curé & Madame Joclet. Dès qu'il fut qu'ils y étoit arrivés, il y paffa lui-même avec fa femme, fa fille, Angélique & Cromftad. Dès qu'Angélique put appercevoir fa mere, fans donner au Comte le tems de dire le fujet qui lui avoit fait affembler fa maifon, elle courut fe jetter dans les bras de fe la pauvre Joclet.

„ Ah! ma mere, s'écria tendrement An-
„ gélique. Ah! ma fille, répondit la Joclet.

„ Ah! ma mere, continua Angélique,
„ je ſavois que je vous devois beaucoup,
„ helas! j'ignorois que je vous duſſe la vie.

Leurs embraſſemens, leurs larmes ſe confondirent, tandis que le Comte auſſi touché que ſes gens, du ſpectacle attendriſſant qui ſe paſſoit à leurs yeux, leur dit: " Mais enfans, ce que vous voyez,
„ vous inſtruit de ce que je voulois vous
„ apprendre, & en même-tems de vo-
„ tre devoir. Voilà ma fille, dit-il en leur montrant celle qu'ils n'avoient jamais regardé que comme leur camarade;
„ reconnoiſſez l'aimable Angélique aux
„ tranſports de ſon cœur, continuez à
„ la reſpecter & à la ſervir comme ſi
„ elle n'avoit point ceſſé d'être ma fille;
„ je l'adopte en votre préſence; & vous,
„ ma bonne, dit-elle en s'adreſſant à la
„ nourriſſe, je vous pardonne un crime
„ dont, helas! je porterai ſeul la peine.
„ Vous voyez, Monſieur, dit-il au Cu-

„ ré

„ ré, combien je défére à votre priere ; „ vous pourrez demain remener cette „ femme chez elle avec une de mes voi- „ tures, j'en donnerai l'ordre.

„ Ah ! Monſieur, dit Angélique effra- „ yée, il faudra donc que je ſuive ma „ mere ? Puis-je déſormais l'abandon- „ ner ? Non, ſes jours me ſont trop „ chers : ou permettez qu'elle reſte avec „ moi, ou ſouffrez que .... Le Comte ne lui donna pas le tems d'achever. „ Non, lui dit-il, ma fille, votre ten- „ dreſſe ne ſera point trompée, votre „ mere ne vous quittera plus.

Il n'y eut pas un des aſſiſtans qui ne fût pénétré d'attendriſſement & de reſ- pect pour la nouvelle Angélique ; les lar- mes couloient de toutes parts, ils furent tous bien moins ſenſibles à la joie de leur nouvelle maîtreſſe, qu'à la douleur que leur cauſoit la cataſtrophe de celle qu'ils avoient ſervie avec tant de zéle.

Ce ſeroit vouloir entrer dans bien d'ennuyeux détails que de rendre compte, jour par jour, de la ſuite des événemens de celui-ci. Le Lecteur brûle de ſavoir le dénoûment de cette hiſtoire; il le devine même; ainſi nous ne pouvons être trop laconiques dans la néceſſité où nous ſommes de le lui apprendre malgré toute ſa pénétration.

On eut donc le lendemain le conſentement du vieux Comte d'Anglure, on eut auſſi celui de la Dame Joclet; il n'y avoit rien à changer aux publications faites ou à faire, non plus qu'aux contrats, ſi ce n'eſt d'en rayer quelques ſignatures, d'en ſubſtituer d'autres, & d'approuver les ratures. On fit encore un changement conſidérable à celui de Cromſtad & d'Angélique, par le don que le Comte & la Comteſſe leur firent en commun de deux cens mille livres; & ces deux mariages étoient à peine célébrés depuis un mois,

que

que le Comte de Saint-Eugéne apprit du Banquier Allemand, ainsi que par les lettres de Miss Naugton, qu'elle lui faisoit passer dix mille écus sterlings au profit de son fils le Baron de Cromstad. Le Comte non-seulement l'avoit fait naturaliser; mais il parvint même à le faire légitimer, & lui fit ainsi porter son nom & ses armes. Jamais époux ne furent plus unis & plus heureux que Cromstad & l'aimable Angélique.

On n'a point publié non plus que le Marquis d'Anglure eût à se repentir de son mariage avec Mademoiselle de Saint-Eugéne; il en eût, sans doute, été plus content encore, si une meilleure éducation eût modéré de bonne heure les passions, & réformé le caractére qu'elle avoit apporté en naissant.

LETTRE A MR. LE MARQUIS D***.

Voilà, Monsieur, l'Histoire que vous m'avez demandée ; je la tiens dans toutes ses circonstances, d'un témoin oculaire qui a connu particuliérement tous les personnages qui y eurent part, & qui avoit trente ans & plus, lorsque le Comte de Saint Eugéne revint de son ambassade en 1674. *Vous n'en serez point étonné, quand vous saurez que c'est feu Mr. de Sérancourt qui est mon Auteur, & qui est mort en* 1737. *ou* 1738. *à ce que je pense, âgé de quatre vingt dix-neuf ans & quelques mois. Au reste, j'ai écrit ceci avec tant de précipitation, qu'il s'y trouvera bien des négligences ; mais j'ai été moins touché dans la composition de ce petit Ouvrage, de la vanité de l'Ecrivain, que du désir de satisfaire votre impatience & celle des Dames pour lesquelles je l'ai entrepris. Je suis, Monsieur, &c.*

A... le 8 Mars 1750.

F I N.